Revue des Études Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

2e Série.- 1re Année. Juin-Juillet 1901. N. VI et VII.

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Devant l'Académie de médecine (1)

Un événement d'une importance considérable pour la science est celui qui vient de se passer à l'Académie de médecine de Paris. Cette éminente assemblée a fait ce qu'on avait un instant espéré que l'Institut Psychologique International pourrait faire : elle s'est occupée des phénomènes psychiques. Cela est d'autant plus remarquable, que l'on connait la..... — comment dirons-nous ?—la *prudence* de l'Académie vis-à-vis des phénomènes super-normaux : il y a peut-être moins de vingt-cinq ans que le nom seul de *somnambulisme artificiel* provoquait encore des sourires et des hochements de tête apitoyés chez tous ces savants qui, sous d'autres rapports, se trouvaient pourtant à l'avant-garde de l'humanité.

Nous reproduisons intégralement, d'après le *Bulletin de l'Académie* (compte rendu de la séance du 5 mars 1901), le document dont il s'agit, en faisant seulement remarquer que nous avons mis certains passages en caractères italiques, afin d'attirer plus spécialement sur eux l'attention des lecteurs.

---

(1) Faute de place, cet article n'avait pu être inséré dans la précédente livraison de la *Revue*.

Sur un mémoire de M. le Dr Fournier (d'Angoulême), relatif à un cas d'*hystérie, catalepsie, phénomènes d'auto-suggestion, de double vue et de télépathie*,

par M. Lancereaux, rapporteur.

Le Dr Fournier (d'Angoulême) a l'honneur de faire part à l'Académie d'un cas d'auto-suggestion avec double vue et télépathie ; ce cas est des plus curieux et, au point de vue de son grand intérêt, il me paraît digne d'un rapport.

Il s'agit, en effet, d'une jeune fille auprès de laquelle notre confrère, appelé, constate un état cataleptique des plus complets. Tous les membres ont la raideur d'une barre de fer, car il est impossible, malgré les plus grands efforts, de plier les avants-bras sur les bras et les jambes sur les cuisses, et même de les soulever au-dessus du plan du lit.

Les yeux sont largement ouverts, les pupilles contractées, la respiration et la circulation régulières.

Il existe une anesthésie de tous les téguments extérieurs, sauf au niveau des deux régions fessières et d'un espace formant ceinture autour de la région lombaire, comme aussi en avant sur la région des flancs et de l'abdomen, où la sensibilité est normale.

Dans les autres régions, les piqûres les plus profondes ne donnent lieu, ni à de la douleur, ni à un écoulement sanguin. Il y a, de même, insensibilité aux variations de température, car l'application des liquides les plus chauds et les plus froids ne produit aucune sensation ; c'est, en un mot, un cas de catalepsie hystérique.

Cet accès a débuté le 31 mars dernier, brusquement à 8 h. 1/2 du soir, par des crises de convulsions toniques sans état cataleptique et sans perte de connaissance. Ces crises se renouvelaient à chaque instant, et, le lendemain, 1er avril, la jeune malade tombait en catalepsie et y restait jusqu'au 2 au matin ; puis, elle se réveillait en crises convulsives qui durèrent jusqu'à minuit, après quoi elle s'endormait en catalepsie jusqu'à 3 heures du matin.

Toute la journée du 3 elle avait de nouveaux accès de perte de connaissance avec état cataleptique, se reproduisant à des intervalles fréquents et, pour ainsi dire, subintrants.

C'est le 4, au matin, que le Dr Fournier voit la malade pour la première fois ; il apprend qu'elle est âgée de quatorze ans, non réglée, que depuis trois mois elle se plaint de maux d'estomac, d'un sentiment de boule ascendante, avec constriction à la gorge, et d'abondantes productions de gaz dans la région épigastrique. Auprès de cette malade, se trouve une dame F..., qui était venue s'informer de sa santé et avait demandé la permission de la voir dans sa chambre. C'est durant cette visite que débute l'attaque de catalepsie pour laquelle notre confrère est appelé.

Cette dame étant sortie de la chambre quelques instants après le Dr Fournier, la malade se précipite comme pour la suivre (sa crise de catalepsie avait duré une heure).

Le lendemain, il y eut trois crises nouvelles, mais du 5 avril au 2 mai il n'y en eut aucune, si ce n'est de temps en temps quelques manifestations hystériques : agitation nerveuse, tremblements des mains, etc.

Le 2 mai, la jeune malade se trouvait à sa fenêtre quand Mme F... vint à passer ; cette dame lui ayant dit bonjour en lui faisant signe de la main, aussitôt, elle fut prise d'une violente crise d'hystérie et se précipita vers la fenêtre comme pour la rejoindre. On n'eut que le temps de la retenir. Depuis cette époque, chaque fois que Mme F... passait dans la rue, devant la maison habitée par la malade, celle-ci éprouvait comme un coup violent dans la région précordiale, sensation suivie, immédiatement, d'une attaque d'hystérie.

Le 16 mai, Mme F... ayant passé le matin *devant la porte de l'habitation de la malade, qui, étant dans son lit, ne pouvait, par conséquent, voir dans la rue*, la jeune fille tomba en catalepsie et devint raide comme une barre de fer.

Le 21, le Dr Fournier revoit de nouveau cette malade avec un confrère et une autre personne au courant des pratiques hypnotiques. Cette dernière essaie, par la suggestion, de

faire parler la jeune fille, pendant qu'elle est en catalepsie.

Lui saisissant le poignet, elle lui dit d'un ton d'autorité : « Parlez! parlez! » Très péniblement, après une longue attente, elle répond : *Non, non.*

— Qui t'a défendu de parler ? dis-le moi. — *Non, non.*

Elle lui suggère de pleurer, les larmes lui viennent aux yeux; elle lui suggère de rire, et, aussitôt, elle rit aux éclats; elle lui dit de lever le bras droit, et, aussitôt, ce membre, raide comme une barre de fer, devient souple, et, lentement, elle l'élève assez haut; puis, *elle lui demande de dire où se trouve dans l'instant Mme F...; elle répond qu'elle étend du linge dans son jardin*; *ce qui fut reconnu vrai.*

Les parents de la jeune fille accusant Mme F... d'avoir jeté un sort à leur enfant, veulent la poursuivre en justice ; l'opinion publique étant, d'ailleurs, mal disposée à son sujet, cette dame est obligée de quitter Blanrac.

Quant à la jeune fille, on parvient, par la suggestion, en lui présentant une main fermée renfermant, tantôt une pièce de 1 franc, tantôt une pièce de 2 francs, ou de la monnaie de billon, à lui faire dire quelle est la pièce tenue dans la main fermée; *on lui suggère par la pensée, sans articuler un mot, de pleurer, de rire, de lever un bras, et cela réussit comme précédemment.*

Ces faits se sont passés sous les yeux du Dr Rigaillaud; la malade était toujours en catalepsie, dans un état de raideur générale qui ne se prêtait guère à la simulation.

Le 22 mai, on ordonne à cette malade, toujours en catalepsie, de se réveiller; à cela elle répond : « Non, non. » Elle dit qu'elle se réveillera à 3 h. de l'après-midi le vendredi 24. Or, ce jour même, vers 2 h. 1/2, après une série de profondes inspirations, ses muscles commencent à se déraidir, ils deviennent peu à peu souples, elle entend toutes les questions qu'on lui pose, et, à 3 heures juste, la cessation de la catalepsie, qui durait depuis le 16 mai, c'est-à-dire huit jours sans interruption, se produit brusquement.

Le lendemain, la jeune fille était complètement revenue à

son état normal, elle était gaie, et avait bon appétit. Il faut remarquer que pendant la durée de cet état cataleptique, elle avait pris simplement, au début, deux ou trois fois par jour, un peu de bouillon, du 16 au 20 rien du tout, et le 20 seulement un peu d'eau pure.

Les fonctions du rectum et de la vessie étaient normales.

Du 26 mai au 10 juin, il n'y eut rien d'extraordinaire, mais le 11, la jeune fille ayant dit avoir vu, tout à coup, en apparition, Mme F..., dont elle ne se préoccupait plus et qu'elle avouait avoir oubliée, fut prise d'une violente crise qui dura dix minutes et accompagnée du suffocations et de larmes abondantes. Les parents, qui entouraient la jeune fille, *ne savaient que penser, quand, tout à coup, une personne vint annoncer que Mme F..., partie du pays depuis le 18 mai, venait d'arriver à Blanrac.*

La malade fut immédiatement envoyée à Angoulême, où elle fut examinée, le lendemain, par le Dr Fournier, qui constata la persistance de l'anesthésie et le rétrécissement du champ pupillaire, et qui, le 14, l'hypnotisa en la regardant fixement; au bout de cinq minutes à peu près, elle s'endormit, et ses membres reprirent la raideur cataleptique des premières crises; puis, il la suggestionna de ne plus croire à l'action de Mme F.., et la réveilla assez rapidement en lui soufflant fortement sur les paupières. Depuis cette époque, il ne l'a plus revue; mais le 20 novembre, il apprit par sa mère qu'elle n'avait plus eu de crises et souffrait seulement de l'estomac.

Tel est le fait intéressant que nous adresse le Dr Fournier d'Angoulême. C'est un cas curieux d'auto-suggestion, s'exerçant, non pas d'une façon indirecte, puisque c'est la jeune malade qui se suggestionne elle-même, avec l'idée qu'une autre personne a de l'influence sur elle, sans que cette personne se soit jamais appliquée à exercer volontairement cette influence. Et, cependant cette dernière se trouve obligée de quitter le pays, et son mari d'abandonner l'emploi qu'il occupait dans la région, conséquences fâcheuses des conceptions délirantes d'une hystérique.

Il n'est pas rare, dans nos campagnes, ajoute le Dr Fournier, de voir accuser certaines gens de jeter un sort à des malades, et il est facile de concevoir, au point de vue médico-légal, la valeur que peuvent avoir des accusations émanant d'hystériques suggestionnées.

Le Dr Fournier insiste, en dernier lieu, sur les phénomènes de double vue présentés par sa malade, et qu'il attribue à une exagération de l'acuité visuelle. *Elle distinguait manifestement des pièces de monnaie dans la main fermée*, et, cela, dit-il, je l'atteste. J'ai constaté des phénomènes du même ordre chez une hystérique de dix-huit ans, que j'ai observée il y a deux ans.

Elle s'était persuadée, par suggestion, que la présence d'une voisine était toute-puissante pour calmer les accidents nerveux qu'elle éprouvait. Cette voisine demeurait en face d'elle et la jeune hystérique, interrogée, *voyait dans quelle pièce de son habitation se trouvait sa voisine, et ce qu'elle faisait.*

Notre confrère tend à faire rentrer également dans le cadre des phénomènes de télépathie l'apparition brusque devant la malade de la personne à propos de laquelle elle se sugestionnait, au moment même du retour de celle-ci, apparition provoquant aussitôt une attaque d'hystérie.

Mais, quelle que soit l'explication de ce fait, il me rappelle celui d'une de mes malades, jeune femme de vingt-cinq ans, qui chaque jour était prise d'un accès de fièvre vers 2 heures de l'après-midi. Cet accès, accompagné de frissonnements, d'élévation de la température, d'accélération du pouls et de délire, effrayait tellement le père de cette jeune femme, qu'il ne manquait jamais de venir me trouver, ou de m'envoyer chercher. Le sulfate de quinine me parut indiqué, mais il resta sans effet ; l'accès se renouvela ainsi pendant plusieurs jours, et, plus tard, la malade m'apprit que ses accès fébriles étaient provoqués par les visites que ne manquait de lui faire chaque jour sa belle-mère. *« Je la sens à distance », me disait-elle, et mon accès me prend dès qu'elle franchit le seuil de la maison que j'habite.*

Le fait intéressant, rapporté par M. le Dr Fournier, vient en somme, s'ajouter aux connaissances acquises sur les singuliers phénomènes psychiques des hystériques, et sur leurs conséquences fâcheuses, tant au point de vue des rapports sociaux que des erreurs graves auxquelles ils peuvent conduire en justice ; c'est pourquoi votre rapporteur propose à l'Académie de vouloir bien adresser ses remerciements à M. le Dr Fournier d'Angoulême et de conserver son mémoire dans ses archives.

— Les conclusions du présent rapport, mises aux voix, sont adoptées.

M. le Dr Lancereaux nous permettra de faire suivre son rapport de quelques observations. Nous n'avons assurément pas la prétention de faire la leçon à un membre de l'Académie de médecine, à un agrégé de la Faculté ; mais les remarques modestes d'un homme qui s'occupe plus spécialement des phénomènes « psychiques », ne seront peut-être pas complètement inutiles.

Dans son rapport, M. Lancereaux dit, entre autres choses :

« Quant à la jeune fille, on parvient, *par la suggestion*..., à lui faire dire quelle est la pièce tenue dans la main fermée... »

Pourquoi « par la suggestion ? » Certainement, il est regrettable qu'on n'ait pas essayé de faire « deviner » par la jeune fille des objets inconnus aux personnes elles-mêmes qui la questionnaient — par exemple, des pièces de monnaie enveloppées dans des feuilles de papier parfaitement semblables l'une à l'autre, de telle manière qu'on pût s'assurer s'il ne s'agissait pas de transmission de la pensée. Cette expérience n'a pas été faite, ou tout au moins il n'en est pas question dans le rapport ; mais l'ensemble du récit nous fait croire que dans le fait en question il s'agit plutôt de *télesthésie* que de *télépathie* — à tel point qu'un peu plus loin, M. Lancereaux tombe dans une contradiction involontaire, en disant : « Elle *distinguait* manifestement des pièces de monnaie dans la main fermée. »

La télesthésie est justement une extériorisation d'un sens — la vue, l'ouïe, le tact, ou tel autre — qui permet au sujet de percevoir quelque chose qui se passe en dehors de la portée des sens dans leur état normal, ou même étant hyperesthésiés. M. Lancereaux

nous apprend que M. le Dr Fournier attribue le phénomène présenté par sa malade « à une exagération de l'acuité visuelle ». Par cette locution, il semble indiquer une simple hypéresthésie de l'organe de la vue. Or, il est possible de s'arrêter à cette hypothèse lorsqu'il s'agit de percevoir l'objet renfermé dans une main (quoique cela implique déjà une certaine extravagance); mais il ne l'est plus lorsqu'on songe que la jeune fille en question voyait Mme F... étendant du linge dans son jardin, ou passant devant la porte d'habitation de la malade, ou qu'un autre sujet « voyait dans quelle pièce de son habitation se trouvait sa voisine et ce qu'elle faisait ».

Les gens qui étudient les phénomènes psychiques supernormaux finissent par reconnaître que presque toutes les prétendues « superstitions » de l'antiquité, du Moyen-Age, des sauvages de tout temps et des gens incultes de nos campagnes ont un grand fond de vérité — et cela depuis les miracles des saints jusqu'aux maléfices des sorciers. Nous en avons là un nouvel exemple. Il s'agit, selon M. Lancereaux, « d'un cas curieux d'auto-suggestion, s'exerçant, non pas d'une façon directe, mais d'une façon indirecte, puisque c'est la jeune malade qui se suggestionne elle-même, avec l'idée qu'une autre personne a de l'influence sur elle, sans que cette personne se soit jamais appliquée à exercer volontairement cette influence. » Mais supposons qu'une autre personne que Mme F... se fût au contraire appliquée à exercer l'influence dont elle était douée. Ce serait un cas pur et intégral d'ensorcellement, qui pourrait aller jusqu'à l'*envoûtement*.

M. Lancereaux parle de l'importance que peuvent avoir ces nouvelles observations au point de vue médico-légal. En effet, certains événements — tel que le fameux procès du pasteur Thorel à Cideville, en 1852 — jugés avec les données des sciences psychiques, s'expliquent et paraissent comme sous une lumière toute spéciale. La science, qui a étudié l'hystérisme, la rage et la peste, aura aussi le courage d'affronter hardiment l'étude de ces phénomènes.

MM. les Drs Fournier et Lancereaux méritent les plus grands éloges, l'un en signalant les faits venus à sa connaissance, l'autre en les relatant sans parti-pris et sans ce persiflage auquel plusieurs de ses collègues se seraient peut-être fait un devoir de recourir en pareil cas.

« Le médium aux fleurs »

ANNE ROTHE

Si j'ai quelque peu tardé à rendre compte aux lecteurs de cette *Revue* de ce qui regarde le *Blumenmedium*, Anne-Augusta Rothe, le fameux « médium aux fleurs » qui soulève tant de discussions passionnées au milieu de tous ceux qui s'intéressent aux phénomènes médiumniques, surtout en Allemagne, cela a tout au moins eu l'avantage de laisser, pour ainsi dire, quelque peu mûrir la question, de telle sorte qu'on peut à présent en parler après avoir entendu le pour et le contre, ce qui n'était pas possible, il y a deux ou trois mois.

Les premiers coups de feu de la grande bataille ont été tirés par le Docteur Erich Bohn, un tout jeune avocat de Breslau, membre de la *Gesellschaft fur Psychische Forschung* de cette ville. Cela a été vraiment un feu de mitraille : un gros pamphlet sensationnel, richement illustré, publié par l'éditeur Schottlander, de Breslau, avec ce titre : *Le cas Rothe, enquête criminelle et psychique.* La lecture en est même assez attrayante et la première impression qui s'en dégage n'est certainement pas favorable au médium en question.

Anne Augusta Zahl est née en septembre 1850, à Altenburg, (Saxe), et épousa le chaudronnier Rothe, de Chemnitz, dans le même royaume. Ainsi que les lecteurs peuvent en juger par le portrait que nous en publions, cette femme n'a pas l'air d'avoir été belle — bien loin de là. Elle a même une apparence peu fine et peu sympathique. Elle est fort maigre : mon Dieu, disons tout de suite, sans aucune intention de la blesser, qu'elle a plutôt l'apparence d'une sorcière. Après

tout, elle aurait difficilement évité son petit autodafé, si elle avait vécu aux beaux temps de jadis; c'est bien pire que de su[illegible] les pamphlets du Docteur E. Bohn.

Mais dans ses yeux brûle une flamme sombre; c'est bien le feu de l'intelligence, de la volonté, peut-être d'autre chose encore. Seulement elle n'a que la culture intellectuelle qu'on peut s'attendre chez une femme de sa condition.

Comment s'achemina-t-elle dans la voie épineuse de la médiumnité? — Elle assure que, depuis plusieurs années déjà, elle était en butte aux amabilités des « esprits », qui se manifestaient à elle en vingt manières différentes, mais surtout en lui apportant des fleurs. Une sensation spéciale lui apprenait ce qui allait arriver; alors, elle n'avait qu'à allonger la main pour cueillir en l'air des fleurs mystérieuses, comme si elle les recevait d'un être invisible. C'étaient des fleurs terrestres, bien entendu; mais quelquefois appartenant à la flore des tropiques ou d'autres contrées.

Qu'on remarque bien que Chemnitz est une ville importante de 150.000 habitants, où Mme Rothe pouvait assez facilement entendre parler de spiritisme.

En tout cas, cette période de la vie de la bonne femme n'a malheureusement pas été suffisamment étudiée. Ce qui est sûr, c'est qu'elle songea bientôt à faire connaître les faveurs que semblaient lui prodiguer ses « amis invisibles ». Depuis 1890 nous la voyons quitter Chemnitz, de temps en temps, pour donner des séances spirites à Dresde, Leipzig, Munich et ensuite à Berlin, Hambourg, Vienne, etc.

Mais sa vraie carrière de médium ne commence vraiment qu'en 1896, lorsqu'elle fit la rencontre de M. Max Jentsch que les uns disent être un spirite fervent, maître d'anglais, de français et d'espagnol à Breslau, tandis que d'autres en font un marchand de cognac, un reporter, un impresario pour médiums.

Quoi qu'il en soit, M. Jentsch ne tarda pas à acquérir un grand ascendant sur Anne Rothe, qu'il ne quitta plus: on comprend assez aisément que cette vieille femme ignorante

eût besoin d'un aide, d'un appui dans ses « tournées médianimiques», et après tout, si les facultés de notre *Blumenmedium* se trouveront être authentiques, M. Jentsch aura indéniablement rendu un grand service à la cause de la vérité.

Mais le Docteur Erich Bohn, dont la sincérité ne fait pas de doutes, a bien servi lui aussi l'intérêt de la vérité en écrivant son livre fougueux contre Anne Rothe. En effet, c'est vraiment de cette publication que date l'intérêt montré par toute l'Europe pour ce médium, qui n'était auparavant connu qu'en Allemagne. C'est lui qui a engagé cette lutte dont on espère voir jaillir la vérité.

Ce jeune écrivain est une personne parfaitement capable d'apprécier les résultats des séances médianimiques. Il était chargé, jusqu'à ces derniers temps, du dépouillement des Revues psychiques anglaises, françaises, italiennes pour les *Psychische Studien* de Leipzig.

En mars 1899, il assista à deux séances d'Anne Rothe, à Breslau; il en rapporta la plus fâcheuse impression. M. Erich Bohn est un de ces « psychistes » de la nouvelle école, qui veulent tenir les séances médiumniques dans des conditions de sévère contrôle et ne pas se contenter de la situation qu'on fait aux personnes qui assistent aux séances de prestidigitation. Il fut donc tout d'abord fâché de constater que M. Jentsch n'était pas disposé à donner des séances chez une société de psychistes. Il préfère — à ce qu'affirme M. Bohn — un parterre de spirites bien triés, avec une forte majorité de dames. Il impose les conditions dans lesquelles doit se tenir la séance, au lieu de les laisser au gré des expérimentateurs. C'est lui-même qui rédige les procès-verbaux des séances, qu'il fait ensuite signer par les assistants.

Il veut que ceux-ci restent aussi près que possible de la table autour de laquelle ils sont assis, afin qu'ils ne voient point ce qui se passe au dessous d'elle. Remarquez bien que la table est couverte d'un tapis qui tombe jusqu'au parquet. Pendant l'expérience, la main gauche du médium disparaît sous ce tapis, puis elle réapparaît, en s'agitant fiévreusement avec

une agilité féline, de telle sorte qu'il est réellement difficile d'en suivre les mouvements. Enfin le médium ouvre la main en faisant mine de prendre quelque chose en l'air, et voilà paraître entre ses doigts longs et minces quelques fleurs ou quelque autre objet.

D'ailleurs, jamais on ne fouille le médium avant la séance — ce que la plus élémentaire prudence conseillerait de faire, d'autant plus que plusieurs personnes croient avoir remarqué que Mme Rothe, malgré sa maigreur, a des hanches d'une dimension démesurée ; — cette « serre aux fleurs » disparaît au fur et à mesure qu'arrivent les *apports*.

Quelquefois, au lieu de fleurs, ce sont des *apports* d'autre nature : des petits amours en biscuit, des tabatières, des livres spirites, des assiettes décoratives, des statuettes du Christ, etc. — toutes choses qu'on peut se procurer dans le premier bazar venu.

Les autres phénomènes produits par ce médium sont fort peu intéressants : quelques coups sur la table, quelques lumières qui devraient être supra-normales, mais dont l'odeur de phosphore révèle facilement la provenance.

Pendant les « entr'actes» Mme Rothe, soi-disant *entrancée*, parle sous l'inspiration de Luther, de l'empereur Guillaume Ier, de Louis II de Bavière, de la petite Frieda (l'esprit-contrôle de Mme Rothe) et d'autres « Esprits », qui se servent tous invariablement du dialecte saxon — le seul que notre médium connaisse.

Mais le coup de grâce que M. Erich Bohn réserve à Mme Rothe consiste dans le procès-verbal d'une séance donnée par ce médium, le 29 Mai 1894, à la loge d'études psychiques *Licht*, de Hambourg. Il en résulte : 1° que les fleurs, en partie naturelles, en partie artificielles, qu'on vit paraître prodigieusement entre les mains d'Anne Rothe à cette séance, avait été achetées par elle dans un magasin du voisinage ; 2° que le médium avait une fiole renfermant du phosphore dans ses cheveux : 3° qu'elle cachait dans son corsage les objets néces-

saires pour produire de fausses matérialisations d'esprits; 4° que ses états de transe étaient simulés.

Après cela, il ne restait à M. E. Bohn que de requérir. Il réclama l'intervention de la justice contre Mme Rothe et son impresario. — Une absurdité, une mesure antilibérale et dangereuse, qui pourrait demain se tourner contre un médium parfaitement authentique; nous verrions alors les juges de paix et les conseillers de Cour d'appel se substituer aux savants qui étudient la médiumnité de Mesdames Piper et Palladino — et cela en jugeant sur le rapport de quelques mouchards.

Par contre, nous apprenons que M. Max Jentsch a porté une plainte pour diffamation contre M. le Docteur Bohn; nous ne savons pas si Mme Rothe n'en a pas fait autant de son côté.

Après cela, il paraissait qu'il ne restait à Mme Rothe que de se pendre, n'est-ce pas?

Et bien, non! L'observateur ne peut faire à moins de trouver un peu trop de disproportion entre le gros livre de M. Erich Bohn et les deux séances auxquelles il a assisté sans pouvoir prendre les précautions nécessaires, mais enfin, sans précisément découvrir aucun truc de la part du médium. Cette impression s'accentue de plus en plus si l'on songe à Home, à Slade, à Mme Palladino, à bien d'autres médiums contre lesquels on a lancé de semblables accusations, lesquelles pourtant n'avaient point une valeur absolue, et qui n'ont pas du tout tranché la question. On est surtout impressionné en voyant que tous, ou presque tous les journaux spécialistes d'Allemagne — entre autres ces *Psychische Studien* sur lesquels plane encore l'influence de M. Aksakoff — sont d'un avis contraire à M. E Bohn.

Alors, il vous prend quelque souci de ne pas précipiter votre jugement dans la négation, comme il ne convient pas de le précipiter dans l'affirmation. Vous cherchez des nouveaux éléments et vous trouvez en effet la description de certaines séances dans lesquelles les choses semblent s'être

passées quelque peu différemment de ce que disait M. E. Bohn. Et il faut bien en tenir compte.

Nous croyons même utile de rapporter ici en résumé le compte-rendu de ces séances. Nous les choisissons intentionnellement tout autant entre celles qui ont été tenues en Allemagne qu'entre celles qui ont eu lieu dernièrement à Paris.

Le premier récit a été écrit pour un journal de son pays par la princesse suédoise Karadja, — dont nous nous occuperons dans l'un de nos prochains numéros — et a été traduit par le *Light* de Londres.

« Le dimanche 10 février, j'ai eu le grand plaisir d'assister à Berlin, à l'une des plus intéressantes séances qu'il soit possible de voir! La comtesse M..., une de mes amies, avait fait venir du Sud de l'Allemagne un excellent médium, Mme Anne Rothe, qui obtient spécialement le phénomène des *apports*.

« La séance eut lieu dans une chambre parfaitement éclairée. Trente-trois personnes étaient présentes: j'ai une copie du procès-verbal avec les signatures des assistants, et je suis disposée à la montrer, ainsi que les objets matérialisés en ma présence. Avant la séance, j'avais soigneusement visité la salle, qui était éclairée par une suspension et deux plus petites lampes. Le médium, une femme âgée, maigre, vêtue de noir, s'assit à côté de moi. *Je ne perdis pas ses mains de vue un seul instant.*

« Elle ne les posa pas une minute sur elle, mais les garda étendues sur la table en vue de tous, ou élevées en l'air pour recevoir les fleurs et les fruits qui se formaient dans l'espace vide devant nous. Je n'ai jamais rien vu de plus étonnant que ce phénomène obtenu en *pleine lumière*. Pendant trois heures, des masses de fleurs fraîches couvertes de rosée, au parfum délicieux, furent matérialisés devant nos yeux: il y en avait une telle quantité que chaque assistant en emporta un beau bouquet.

« Je reçus pour ma part une grande tulipe rouge, un muguet, deux branches de réséda, un perce-neige, une poignée

de gazon frais et une belle grappe de myrte odorant que le médium prit dans une invisible couronne sur ma tête.

« Sept grosses oranges, une quantité de mimosas, des narcisses blancs, des jacinthes, des asphodèles, des giroflées, etc. se formèrent *devant les yeux de tous les assistants.*

« La matérialisation d'une bulbe eut lieu à quelques pouces de mon visage et fut particulièrement intéressante. Je remarquai une sorte de substance étincelante, d'un blanc de neige, semblable à cette poudre que l'on jette sur nos arbres de Noël, suintant de tous les pores de la main du médium jusqu'à ce qu'elle eut l'aspect d'une boule lumineuse qui tournait par le moyen d'une force centrifuge ; jusqu'à la complète formation de l'oignon....

« D'autres objets que des fleurs et des fruits ont été produits à cette séance, entre autres un trèfle de métal qui fut matérialisé dans ma main étendue : c'était un cadeau de mon enfant mort. Le médium posa sa main à dix centimètres environ au-dessus de la mienne, et je vis une poussière étincelante, brillante comme du phosphore, pleuvoir dans ma main et y devenir condensée en la forme de ce petit objet que j'ai conservé.

« Le médium obtient aussi le phénomène de l'écriture directe. Pendant sa transe, elle demanda une feuille de papier. Il n'y en avait pas de préparée, et la personne assise à côté de la comtesse M... déchira une feuille de son carnet ; on l'examina et on la trouva entièrement blanche. Je m'en assurai moi-même et je posai le papier sur la table, devant moi, le couvrant avec ma main, sur laquelle le médium plaça la sienne. Après un instant de silence, on entendit écrire légèrement, et, en regardant le papier, on trouva deux lignes écrites sur le côté qui touchait la table.

« Plusieurs personnes reçurent de cette façon des messages de parents morts dont *les écritures furent reconnues.* »

C'est le récit d'un enthousiaste, bien plus que d'un observateur ; néanmoins il contient quelques affirmations auxquelles il serait difficile de ne pas attribuer une certaine

valeur : le médium tenait toujours les mains sur la table ; sa réserve en fleurs, fruits, herbes et autres objets était énorme ; la matérialisation progressive de la bulbe et du trèfle en métal, dans la paume de la main étendue, est tout au moins singulière.

Nous traduirons à présent, de la *Spiritistiche Rundschau*, quelques passages du compte rendu d'une séance qui a eu lieu, le soir du 27 janvier 1901, chez M. Seifert, l'un des plus estimables commerçants de Berlin, habitant Teltoverstrasse, 16. Elle est intitulée : *Une séance manquée*, à cause de certaines circonstances qui n'ont pas permis la pleine production des phénomènes ; toutefois, l'on verra que ce qu'on a obtenu est plus que suffisant pour rendre cette séance intéressante.

Voilà la liste des personnes qui assistaient à la séance : baronne de Grünhof, baronne de Konnuitz, baronne de P..., Mme Barth, Mme la générale de Moltke, Mme de Reiss, professeur A. de C..., M. W. Sellin, M. Jacques Grall, Mlle K..., docteur S..., M. et Mme Rogge, M. et Mme Seifert, M. Bernard Seifert, Mme Berthe Kruschel ; en tout vingt assistants, sans compter le fidèle M. Max Jentsch.

Il faisait un temps pluvieux et détestable, et Mme Anne Rothe arriva à 3 heures de l'après-midi chez M. Seifert, avec sa robe très mouillée, si faite qu'on dut la lui faire quitter ; on la remplaça par une robe appartenant à Mme Berthe Kruschel.

Avant de commencer la séance, à quatre heures et demie de l'après-midi, on examina la table et la chaise destinées au médium, pendant que *celui-ci était dépouillé et ensuite habillé* de nouveau par la baronne de Grünhof et Mme Könneritz, qui l'observèrent soigneusement et déclarèrent sur leur honneur qu'il était tout à fait *impossible qu'Anne Rothe pût avoir caché quoi que ce soit* dans ses vêtements, ayant fouillé même dans son linge. Alors ces deux dames prirent le médium par les mains, l'accompagnèrent ainsi dans la chambre où l'on devait tenir la séance et la firent asseoir sur la chaise qui lui était destinée. Cette chambre n'était meublée que d'une table à écrire, d'un canapé, d'une autre table plus petite et d'une petite bibliothèque. Le tapis étendu sur

la table était arrangé de manière à ne pas dépasser la surface du meuble ; on l'y avait placé uniquement pour empêcher la réverbération de la lumière, qui aurait pu incommoder le médium. On avait fermé les volets des fenêtres, mais la chambre était parfaitement illuminée par une suspension, par un candélabre à trois bougies placé sur la cheminée, à droite du médium, et par une lampe posée sur la table à écrire.

Les expérimentateurs se disposèrent autour de la table.

Mme Rothe déclara qu'elle voyait une quantité d'objets destinés aux *apports*, mais qu'elle ne parvenait pas à les prendre à cause des «influences défavorables qui dominaient : chaque fois qu'elle voulait s'en saisir, des mains noires les dérobaient à ses yeux. »

Finalement, comme les assistants, découragés, parlaient de s'en aller, commencèrent des apports de fleurs fraîches et de petits rameaux. Le premier de ces apports fut donné au professeur Sellin ; c'était un superbe bouquet — un rhododendron entouré de fleurs très fines — que le médium saisit avec la main gauche, en l'air, sur la table.

Pendant que tout le monde s'était approché pour observer cet extraordinaire apport, et que l'on discutait sur ce point, si les fleurs avaient été arrachées de la plante, ou brisées, ou coupées, voilà que le médium cueille en l'air une quantité d'autres fleurs : des tulipes avec toutes leur bulbe, des jacinthes, etc. On eut aussi des apports d'oranges.

En attendant, les coups étaient devenus très forts dans tous les points de la chambre : la table se soulevait à tout moment, souvent même de tous les quatre pieds.

Plus tard, en touchant la tête du professeur Sellin, le médium en fit comme jaillir un liquide parfumé qui lui arrosa les habits.

Une belle tulipe rouge, avec sa bulbe, se matérialisa dans la main ouverte du médium, en vue de tous les expérimentateurs et en pleine lumière, puisque deux lampes avaient été placées sur la table à côté.

Le procès-verbal de cette séance a été signé par tous les assistants.

Voilà donc encore quelques-unes des affirmations de M. Bohn détruites : le médium a été fouillé, le tapis de la table suffisait à peine à couvrir la planche supérieure horizontale du meuble.

On sait que Mme Anne Rothe a dernièrement donné quelques séances à Paris. Le compte rendu qui suit se rapporte justement à celle qui a eu lieu le 10 mai, à 9 heures du soir, dans l'appartement de Mme Rufina Nœggerath, l'aimable auteur de la *Survie* : il a été écrit par M. G. Béra, l'un des collaborateurs de la *Revue Spirite*.

Les expérimentateurs étaient au nombre de douze.

« La pièce où devait avoir lieu la séance avait été visitée au préalable par les invités, qui s'étaient assurés qu'il n'existait rien de suspect dans aucune partie de la chambre, et plus spécialement dans l'angle où devait se tenir le médium.

« Quant à celle-ci, elle avait été deshabillée complètement en présence de la maitresse de maison, qui lui avait laissé remettre ensuite sa chemise et un peignoir, appartenant à notre hôtesse (1). Les invités ont tous pu voir ces vêtements quittés par le médium et déposés dans une pièce éloignée. Aussitôt conduite à sa place, le cercle des assistants se ferma autour de Mme Rothe, lui interdisant, par une double barrière de spectateurs, serrés les uns contre les autres, toute communication avec l'extérieur.

« Voilà donc le médium isolé, dans un coin où il n'y a rien, où elle n'a jamais mis les pieds, et nue dans un vêtement étranger. La pièce est petite, et extrêmement éclairée par cinq lampes, dont trois de fort calibre et sans globe, ni écran, placées en face du médium, jetant une vive lumière sur son

(1) Mme Nœggerath m'écrit que ce sont les Esprits eux-mêmes qui ont deshabillé leur médium, pour éviter tout contact de fluides humains. — G. Bera. — (*L'on conçoit que cette étrange remarque n'est pas faite pour augmenter la confiance qu'inspire la visite aux vêtements du médium.* — *N. de la R.*

visage et sur ses mains. Cette lumière est tellement intense qu'elle incommode quelques assistants, qui s'en plaignent; mais le médium insiste pour qu'elle soit conservée (il est juste d'ajouter qu'à la fin de la séance, une fois les preuves surabondamment faites, et les assistants bien convaincus que toute fraude était impossible, deux de ces lampes furent retirées). Pour mettre le comble à ce surcroît de précaution, les voisins de droite et de gauche du médium, Mme Nœggerath et la princesse Karadja, lui tiennent constamment les mains entre les leurs. Placé en face de Mme Rothe, un peu sur sa droite, je n'ai pas quitté des yeux son visage, son buste et ses mains, pendant tout le cours de la séance, sans découvrir aucun mouvement suspect de sa part ou de celle de ses voisines....

« Au bout de quelques minutes d'attente, le médium se lève en gémissant. Ses yeux dilatés semblent voir quelque chose d'étrange, elle étend les bras, et, comme venant de la personne assise en face d'elle, mais plus haut, un livre est soudain projeté dans ses mains. Elle le remet à M. Hugo d'Alesi, assis devant moi. Ce sont « Les grands horizons de la vie » d'Albert de la Beaucie. Ce phénomène s'est passé littéralement sous mon nez, à moins de 50 centimètres....

« Puis les gémissements indicateurs du phénomène d'apports recommencent; le médium se relève, étend les bras vers le monsieur placé devant moi et subitement, dans ses mains apparaissent comme tombées du ciel à 30 centimètres de mes yeux deux branches d'œillets l'une de blancs, l'autre de rouges. C'est absolument stupéfiant!

« A partir de ce moment, les phénomènes se succèdent pendant une heure et demie, avec une grande rapidité et une grande facilité, les apports de fleurs alternant avec les discours prononcés en transe. Presque chacun des assistants reçoit ainsi son bouquet, petit ou gros. Les fleurs apparaissent un peu de partout, en général près de la tête des personnes auxquelles elles sont destinées. Souvent aussi le médium les retire des rideaux placés derrière lui, comme si une personne

invisible, cachée derrière ces rideaux, y préparait les bouquets et les lui remettait. Une seule fois elle se baissa pour ramasser sous la table autour de laquelle nous étions groupés et sur les pieds de M. H. d'Alesi, un gros bouquet de muguets. La princesse Wisziecka reçut pour sa part un fort joli bouquet d'œillets, de pensées et de roses, accompagné de paroles affectueuses, prononcées par l'Esprit de son fils, et qui lui arrachèrent des larmes. Pareille scène se produisit pour la bonne de la maison, qui ne fut pas oubliée, et à qui l'Esprit de sa mère remit un petit bouquet de muguets. J'ai eu la curiosité de regarder de près ce bouquet. La séance était commencée depuis près de trois quarts d'heure. Néanmoins il était, non pas frais, mais littéralement ruisselant d'eau, comme ceux que les marchandes ambulantes ont soin de tremper pour les conserver plus longtemps. Les queues, que j'ai examinées, indiquent que ces fleurs ne sont ni arrachées, ni détachées par un moyen surnaturel. Elles sont coupées telles qu'on les trouve aux éventaires des petites marchandes des rues. C'est de là, de toute évidence, qu'elles proviennent. Mais par quel moyen sont-elles passées des petites voitures à bras dans les mains du médium, c'est une explication que je laisse à d'autres le soin de fournir !

« Outre ces fleurs qui, à la fin de la soirée, formaient un tas respectable, le médium eut encore un autre apport singulier. Nous la vîmes se lever subitement. Un bruit de ferrailles se fit entendre au-dessus de sa tête dans les rideaux, elle y porta la main, et je la vis bien distinctement en retirer une photographie dans un cadre métallique, que notre hôtesse déclara se trouver quelques instants auparavant sur la cheminée de sa chambre à coucher..... »

Un procès-verbal, régulièrement signé par les témoins de cette séance, a été rédigé par l'un des assistants, M. Baudelot.

Dans un autre article, le même M. Béra dit que les apports ne proviennent pas seulement de la gauche du médium, ainsi que l'a laissé croire M. Bohn, mais de partout.

« On les voit parfois tomber, à la lettre, du plafond, en

pleine lumière. Certains assistants ne sont pas à un mètre du médium qui ne fait aucun mouvement suspect, et ne dérobe pas ses mains aux regards inquisiteurs, vous pouvez le croire, de gens plus sceptiques et moins crédules que ne le pense votre rédacteur. J'ai vu des pluies de fleurs tomber du ciel, des oranges suivre le même chemin, des fleurs tirées des vêtements ou des cheveux des spectateurs, et dont il fallait les extraire avec une résistance très marquée. Des apports se sont formés, sous les yeux des assistants, dans la main ouverte du médium.

« La brochure du Dr Bohn explique-t-elle comment une salle dans laquelle ne se révèle pas la plus légère odeur de fleurs, se trouve, un quart d'heure après, saturée du parfum des fleurs les plus odorantes, par suite des apports, sans que personne ait rien perçu auparavant, tandis qu'après le phénomène on peut à peine supporter l'intensité des odeurs ? Explique-t-elle comment certaines fleurs sont ruisselantes d'eau, tandis que d'autres sont sèches, mais que toutes sont d'une fraîcheur absolue ? Explique-t-elle que pas une feuille, pas une fleur ne sorte des « réserves » de Mme Rothe, brisée ou même froissée ? Je lui ai vu tirer des roses prêtes à s'effeuiller, et des pensées, la plus délicate de toutes les fleurs peut-être, non fanées, alors que les fleurs recueillies au début étaient déjà flétries.

« M'expliquera-t-il la magnifique branche de mimosa que j'ai reçue, avec les étamines toutes bien dressées, alors que tout le monde sait à quel point cet organe est sensible et se replie au moindre contact dans cette fleur. Cinq fleuristes, grands et petits, que j'ai consultés le lendemain, m'ont ri au nez quand je leur ai demandé de m'en procurer en cette saison. Vous pouvez vous informer vous-même. Cette vérification est facile. »

Enfin M. Béra déclare : « Mme Rothe est désintéressée, car elle n'a jamais, à ma connaissance, voulu accepter aucune rémunération. »

En tout cas, elle se fait assurément payer les frais de déplacement, etc., ce qui est un peu élastique.

C'est égal, je crois qu'il lui conviendrait mieux de faire la marchande de fleurs, puisqu'elle pourrait vendre ses mimosas 100 francs la pièce, à ce que dit M. Béra....

Reste le procès-verbal de la Loge des Etudes psychiques d'Hambourg : les fleurs achetées par Mme Rothe, dans un magasin de la ville, etc.

Voilà, par exemple, un point qui a besoin d'être éclairci. Certes, le fait qu'un médium a été pris en fraude, une fois, ne suffit aucunement à prouver que le même sujet n'ait pas produit, en d'autres occasions, des phénomènes authentiques. N'importe, cela ne fait pas du tout l'affaire des spirites.

D'ailleurs, lequel d'entre nous n'a pas vu quelque rival de Robert Houdin tirer des gros sous, des cigares, des jeux de cartes, des éventails du nez ou de la bouche d'un spectateur ébahi ? Moi-même qui écris, je me rappelle avoir vu le fameux Hermann, seul au beau milieu de la scène d'un théâtre, sans aucun objet autour de lui, tirer une énorme avalanche de fleurs de je ne sais où, rien qu'en agitant les bras qu'il avait tout nus, ayant le bas du corps pris dans un maillot. C'était l'exercice qui soulevait toujours le plus d'enthousiasme dans le public.

Je comprends parfaitement que les conditions dans lesquelles les prestidigitateurs exécutent leurs tours sont assez différentes de celles que nous trouvons pour les séances de Mme Rothe. Mais enfin, avant d'admettre une chose si extraordinaire, nous devons douter jusqu'au bout. Ce que nous connaissons des phénomènes psychiques nous a donné assez d'indépendance et de maturité de jugement pour ne plus aboutir à ces raisonnements qui sont propres au vulgaire : « Mon Dieu ! peut-on croire à des bêtises pareilles ?... Est-ce possible que, dans notre siècle de lumière, l'on puisse encore s'arrêter à de pareilles superstitions ? etc., etc. » Nous savons que ces mêmes mots, ou à peu près, ont été prononcés au milieu des risées, lorsqu'on a parlé, pour la première fois, de

la forme sphérique de la Terre, qui obligeait nos antipodes à marcher les pieds en l'air et la tête en bas. D'ailleurs, nous savons que les *apports* de fleurs ne sont point un fait nouveau dans les fastes de la médiumnité ; de Puységur les avait même signalés chez une de ses somnambules ; on ne l'avait pas cru, comme on n'avait pas cru à son somnambulisme artificiel ; peut-être, pourtant, a-t-il dit vrai en cela comme dans le reste.

Non, nous savons que tout ce qui *est*, est possible. Nous sommes disposés à examiner, et à croire s'il le faut.

Mais nous devons demander, avant tout, que l'expérience soit exécutée avec toutes les garanties imaginables pour éviter les causes d'erreur. Cela a peut-être déjà été fait dans quelques séances privées ; je ne dis pas que non, mais avec bien peu de résultat, puisque le public n'a qu'une médiocre confiance dans les spirites, dans les dames de la bonne société, etc. Il suppose (à tort, c'est entendu) qu'il leur manque ce qu'on appelle « la méthode scientifique. »

Les quelques séances que Home et Miss Florence Cook ont accordées à William Crookes, celles que Mme Palladino a accordées à Lombroso et Ch. Richet ont infiniment plus de valeur que toutes celles qui se sont passées dans les salons dorés de la « haute » ou chez d'obscurs citoyens tels que moi.

Puisque Mme Anne Rothe et M. Max Jentsch sont animés d'un si beau zèle et d'un tel désintéressement, eh bien ! au lieu de courir les salons de l'Europe et de plaider devant les tribunaux de Breslau, qu'ils veuillent bien accorder quelques séances à des savants de marque, dont l'autorité scientifique soit bien établie. Tant que cela ne sera pas fait, l'authenticité de la médiumnité de Mme Rothe pourra ne pas soulever ombre de doute pour bien d'excellentes gens, mais elle ne sera jamais *une vérité scientifique acquise.*

Voilà, pour le moment, l'état de la question.

UN HOMMAGE A F. MYERS.

L'avis de MM. O. Lodge, W. James et Charles Richet.

Le dernier numéro des *Proceedings of the Society for Psychical Research* est tout entier consacré à la mémoire de Frédéric W. H. Myers. Des hommes remarquables en des différentes branches de la science y apportent leur tribut d'admiration et de regret pour l'éminent apôtre du spiritualisme expérimental.

En premier lieu, le Dr Olivier Lodge, président actuel de la Société pour les recherches psychiques de Londres, trace en quelques mots le travail gigantesque de M. F. Myers sur le terrain du psychisme :

... Ce qu'il faisait réellement, pendant tout le dernier quart du siècle, c'est de jeter les fondements d'une philosophie cosmique, un schème d'existence plus vaste, plus compréhensif, plus solide de tout ceux qui avaient paru jusqu'à ce jour.

Je ne veux pas dire par là qu'il ait achevé un tel édifice. Non, certes. Une philosophie d'un tel genre ne peut pas être bâtie par un seul homme, quelle que soit sa valeur — et M. Myers y travaillait presque seul sous le rapport psychologique. Il aurait été le premier à repousser toute exagération sur son œuvre, mais il n'aurait pas manqué d'admettre cela : qu'il recherchait des faits avec ténacité et avec conscience, qu'il tâchait de bâtir ses fondements cosmiques avec les matériaux qui lui étaient fournis par les faits, à l'aide de la lumière qui en jaillissait, et non dans les ténèbres qui auraient entouré son intelligence abandonnée à elle-même. Tout philosophe doit connaître une foule de faits; le vrai philosophe est celui qui reconnait leur principe caché et qui aperçoit l'unité qui les rattache...

Il m'a toujours paru que la plupart des philosophes manquaient d'une moisson suffisante de faits. Cela s'explique assez

facilement, puisque l'exploration scientifique de l'univers physique est une chose d'hier. Notre manière d'envisager le monde est bien différente de celle des anciens, et même de celle des philosophes de la moitié du siècle passé, avant l'invention du spectroscope, avant Darwin et Wallace, avant bien d'autres découvertes moins généralement connues... Mais tout cela ne constitue que la part la moins considérable des connaissances utiles à un philosophe : ce sont les phénomènes de l'intelligence qui doivent y avoir la part la plus prépondérante...

Or, il m'est permis de demander quel philosophe a jamais mieux connu que Frédéric Myers les phénomènes de l'intelligence saine ou malade, d'une façon plus intime et plus détaillée, en ayant recours à ses recherches personnelles et à celles de tous les savants de l'Europe. Il a fait usage de toutes les conditions anormales étudiées à la Salpêtrière, dans le sommeil hypnotique, dans le délire, dans tous les états de l'intelligence calme ou excitée. Il connaissait parfaitement les curieux phénomènes de personnalité multiple, de clairvoyance, d'hallucination, d'automatisme, d'auto-suggestion, de rêve, des visions du génie à l'état de veille...

Le temps manque aux hommes qui étudient ces phénomènes. Ils ne peuvent arriver à les fondre dans une unité harmonieuse ; chacun apporte sa contribution de faits, mais sans les embrasser tous : — de faire ainsi, c'est là fonction du philosophe. J'affirme que Myers a été ce philosophe.

Est-ce à dire que je le pose sur un piédestal, à côté de Platon et de Kant? Mille fois non ! Ce n'est pas mon affaire de jouer avec les grands noms et d'établir des comparaisons entre les sages de l'humanité. Le nom de Myers ne résonnera point dans les siècles futurs comme celui du constructeur d'un système de vérités ; mais je proclame qu'en sa qualité d'un des premiers pionniers, des plus infatigables travailleurs et des plus intelligents investigateurs, il a, lui aussi, jeté des fondements ou peut-être pas encore des fondements, mais la pierre angulaire sur un terrain plus solide que celui sur lequel on

avait pu bâtir jusqu'à ce jour. J'affirme que les grandes quantités de ces connaissances actuellement à la disposition de tout homme studieux, de mérite modeste et sans prétention, constituent un levier bien plus solide que celui avec lequel les grands hommes de l'Antiquité et du Moyen-Age se trouvaient obligés d'accomplir leurs exploits.

Myers a laissé inédits deux volumes sur la *Personnalité humaine*; il les a confiés, à ce que je crois, aux soins du Dr Hodgson. Malheureusement, cet ouvrage n'est pas tout à fait achevé : — je ne saurais pas dire au juste ce qu'il en manque. J'en ai vu certaines parties, et il m'a semblé qu'il s'agissait d'un de ces ouvrages qui font époque.

Les deux volumes sont sans doute suffisamment achevés; ils pourraient l'être davantage; ils pourraient être mieux ordonnés, plus affinés, si l'auteur avait vécu encore; toutefois, ils représenteront pour tous les siècles à venir le vrai ouvrage de sa vie, le but pour lequel il désirait vivre encore en travaillant; ils représenteront ce qu'il considérait comme un important message adressé à l'humanité : ils sont son legs à la postérité; c'est dans la lumière des faits qu'ils contiennent qu'il désirait, et même qu'il avait hâte de mourir.

La fin de sa vie, qui eut lieu à Rome, en présence de sa famille, fut physiquement pénible, à cause des forts accès de suffocation qui précédaient toujours le sommeil; mais la manière dont il supporta ces douleurs fut si patiente et si noble, qu'elle excita l'admiration de l'excellent médecin italien qui le soignait. Dans une lettre privée, un témoin oculaire a appelé son départ « un spectacle digne des Dieux ; c'était vraiment confortant de voir comment une vraie conviction de l'immortalité de l'âme peut rendre un homme indifférent à ce qui paraît horrible au commun des mortels... »

Le fameux psychologue William James, de l'Université de Boston, examine à son tour les services que M. F. Myers a rendus à la psychologie.

Après avoir entretenu les lecteurs de la grandeur de la tâche que F. Myers avait accomplie, M. James ajoute :

Vous me demanderez comment il était parvenu à ce résultat. Je répondrai : *En coordonnant!* Le grand principe de Myers dans l'investigation était celui-ci : que, pour comprendre un ordre de faits quelconque, on doit tenir présentes toutes les espèces de la même classe générale de faits. C'est pourquoi il recueillit toute une rangée de phénomènes différents, dont quelques-uns reconnus comme authentiques et d'autres repoussés par la science, ou traités comme des curiosités isolées et pas autre chose ; il les disposa en des séries rationnelles, combla leur transition par des hypothèses délicates ou par des analogies, et les relia tous en un système par son hardie conception de la *personnalité subliminale* ; de telle façon qu'il n'est point permis aujourd'hui de toucher à une partie de la construction sans se trouver embarrassé par le restant...

Comment pourrais-je ne pas considérer cela comme un grand service rendu à la Psychologie? Je m'attends à ce que Myers figure bientôt dans la science de la pensée comme le *leader* radical de ce que j'ai appelé « le mouvement romantique ». Grâce à lui, les psychologues se trouvent, pour la première fois, en possession d'un matériel complet, et un bon inventaire a été fait des phénomènes de l'esprit...

Depuis un demi-siècle déjà, les psychologues avaient parfaitement admis l'existence d'une région intellectuelle subliminale, tantôt sous le nom de « cérébration inconsciente », tantôt sous celui de « vie involontaire » ; mais ils n'avaient jamais encore envisagé hardiment la question de l'extension de cette région ; jamais ils n'avaient songé à en tracer une carte. Myers aborda définitivement ce problème ; après lui, il n'est plus possible de l'ignorer.

Quelle est la constitution précise de l'intelligence subliminale? — tel est le problème qui figurera dorénavant dans notre science comme *le problème de Myers* ; bon gré, mal gré, on devra continuer ces études sur la voie qu'il a tracée.

Mais Myers n'a pas uniquement proposé définitivement le problème — il a aussi trouvé des méthodes définitives pour sa solution. La suggestion post-hypnotique, la vision dans les miroirs, l'écriture automatique, la parole inspirée, la « lecture de la pensée », etc., sont actuellement grâce à lui des instruments de recherche, tels que le papier réactif et le galvanomètre, pour déceler ce qui sans cela resterait caché...

Il est tout au moins possible (quant à moi, je le crois probable), que le nom de Frédéric Myers soit toujours rappelé en psychologie comme celui du pionnier qui entoura d'une palissade une vaste étendue des régions inexplorées de l'esprit et planta sur elle le pavillon de la vraie science. Il était un collectionneur de faits sans égal. Il a introduit pour la première fois la confrontation, la classification et l'ordre par séries dans la classe spéciale de phénomènes dont il s'occupait. Il fut un génie pour ce qui est d'apercevoir les analogies ; il était fertile en hypothèses et les renforçait de l'expérimentation, autant que cela était possible dans cette région météorique. Sans doute, toutes ces vertus scientifiques sont inutiles quand on a pris une fausse direction dès les premiers pas. Mais, si l'on constatera que Frédéric Myers avait réellement aperçu le bon chemin, grâce à son instinct de divination, il est certain que son nom aura une place honorable dans l'histoire de la science.

Nous reproduisons *in extenso* l'hommage du Professeur Charles Richet à Myers :

Le temps n'est pas venu encore où pourront être mis en pleine lumière les mérites et la gloire de Frédéric Myers. La postérité et l'histoire ne feront que rendre son nom plus illustre ; car son œuvre, vaste et profonde, est de celles que le temps doit singulièrement grandir. Aussi bien n'a-t-il jamais eu le souci de ce qu'on appelle la réputation, ou la célébrité, choses vaines qu'il estimait à leur faible valeur. Il avait de plus hautes aspirations ; sur toutes choses, l'amour désintéressé de la vérité, la passion de la connaissance. Sans être un

mystique, il a eu toute la foi des mystiques, et, par un heureux assemblage de qualités intellectuelles, en apparence contradictoires, il combinait cette foi avec une sagacité et une précision toute scientifiques. Psychologue pénétrant, expérimentateur rigoureux, philosophe profond, il avait aussi toute l'ardeur d'un apôtre.

La grande œuvre qu'il a laissée est incomplète, comme toutes les grandes œuvres ; mais l'impulsion donnée à la recherche a été si puissante que sans aucune exception tous ceux qui désormais étudieront par des méthodes scientifiques les sciences dites occultes seront forcés d'être ses élèves. La voie a été tracée, et tracée de main-de-maitre, par lui. Le développement admirable que nous entrevoyons pour ces sciences dans un avenir plus ou moins lointain, aura toujours Myers pour initiateur. *Principium et fons.* Il sera le maitre de la première heure, le héros, qui, abordant résolument des problèmes jusque-là considérés comme insolubles ou absurdes, aura ouvert à l'humanité tout un monde illimité d'espérances.

Mais je ne ferai pas ici l'analyse de son œuvre. Ce serait une tentative prématurée, et, de ma part, téméraire. On me permettra seulement, dans cette réunion où plane la mémoire de notre illustre ami, de rappeler quelques souvenirs personnels. En donnant à notre émotion respectueuse cette forme concrète, et pour ainsi dire anecdotique, nous resterons très près de lui encore. Heureux si je puis faire revivre le souvenir de celui qui a été notre inspirateur et notre guide à tous.

C'est à l'occasion des premières expériences publiées par la Société des recherches psychiques que j'entrai en relation avec Myers et Gurney, et tout de suite, après échange de quelques lettres, la sympathie fut profonde.

Je lui racontai ce que j'avais vu, et je lui fis part de mes espérances. Elles étaient moins vastes que les siennes, et tout d'abord j'étais tenté de l'accuser de crédulité, mais peu à peu il arriva à me convaincre, si bien que presque malgré moi, toutes les fois que j'avais un peu longuement causé avec lui,

je me sentais ensuite comme transformé. Peu d'hommes autant qui lui ont exercé une influence directrice sur ma pensée. Je trouvais en effet en lui non pas cette foi aveugle et crédule qui accepte toutes les fantaisies qu'une imagination sans critique sévère inspire à ses enthousiastes ; mais le culte de la rigueur scientifique, l'amour de la précison et une érudition sûre, sagace et perspicace. Aussi, toutes les fois que quelque phénomène intéressant dans le domaine des sciences occultes se présentait à moi, ma première pensée était-elle toujours : « il faudra montrer cela à Myers, et savoir ce qu'il en pense. »

Et c'est ainsi que nous avons pu tous deux, en maintes occasions, à Calmar en Suède, en Saxe à Zwickau, à l'île Ribaud en France, à Paris et à Cambridge, étudier ensemble quelques-uns de ces phénomènes déconcertants, compliqués, qui par le mélange du vrai avec le faux semblent défier à la foi notre scepticisme et notre crédulité.

Je ne peux me rappeler sans émotion ces voyages, ces excursions charmantes où l'esprit de Myers se livrait tout entier. Attentif aux moindres détails, scrutant toutes les conditions expérimentales, proposant des dispositions ingénieuses, infatigable dans son activité à la recherche, inaltérable dans sa confiance, il relevait mon courage souvent abattu, et ne me permettait pas le désespoir ou le découragement. Combien de fois n'avons-nous pas cru avoir surpris la clef du grand mystère ! Et quelle énergie ne lui fallait-il pas pour ne passe laisser troubler par la surprise de quelque misérable incident, qui nous faisait retomber à terre après avoir conçu de sublimes espérances !

Certes, si je suis resté, malgré tout, confiant dans la science des phénomènes psychiques, c'est à lui que je le dois. Sans lui, je serais revenu, probablement sans retour, à la science classique, positive, cette science dont il ne faut jamais dire de mal ; car c'est la base la plus solide sur laquelle puisse s'affirmer une conviction, mais enfin dont on peut, sans calomnie, dire que ses vues sont parfois très courtes.

Si nous ne devions accepter que ce qui est prouvé d'une manière absolument irréfutable, nous serions réduits à bien peu de chose. Le mécanisme du monde ambiant est un mécanisme assez grossier, dont nous connaissons, tant bien que mal, les termes principaux ; mais nous avons soif d'aller au-delà. Il nous faut autre chose que ce mécanisme dont nous ne comprenons même pas l'essence. Nous avons besoin d'hypothèses plus hardies. Et la science ne peut vivre sans ces hypothèses, qui s'avancent beaucoup plus loin que les démonstrations : pour féconder la science, l'hypothèse est nécessaire. Certes la critique scientifique est indispensable ; mais il faut savoir distinguer entre l'audace qui conçoit toutes les plus grandioses hypothèses, et la sévérité scientifique qui n'admet que la démonstration impeccable.

Voilà ce qui rendait l'influence de F. Myers si profonde ; c'est qu'il avait une audace sans limite dans ses hypothèses. Il croyait fermement à un autre monde — moins grossier et moins barbare que le monde mécanique qui frappe nos vues rudimentaires ; — mais il ne se croyait pas pour cela, comme tant de spirites, hélas ! autorisé à négliger les règles d'une précision expérimentale scrupuleuse.

A l'ile Ribaud, quand avec Lodge et Ochorowicz nous étions en présence des faits extraordinaires fournis par Eusapia Paladino, que de longues et attachantes conversations sur tous ces grands problèmes qui nous passionnaient ! Ce temps passé, déjà lointain, restera un des souvenirs les plus charmants de ma vie. Et dans cette hospitalière maison de Leckhampton, où j'ai passé de si douces heures, que de souvenirs encore je pourrais évoquer !

C'est à Myers qu'est dû pour une bonne part le succès des congrès internationaux de psychologie, Paris 1889, Londres 1893, Munich 1896, Paris 1900. Grâce à lui un accord, qui paraissait à première vue impossible, a pu être réalisé : l'union entre la science psychologique classique et la science psychique, cette psychologie future à laquelle notre illustre ami travaillait avec tant d'ardeur. Ce n'était pas précisément une

tâche facile que d'apprivoiser les psychologues et philosophes de profession, accoutumés à lire Platon, Aristote, Locke et Kant plus qu'à étudier les phénomènes de *transe*, et d'hypnose. Pourtant Myers y a réussi. Il a pu introduire dans les séances de ces congrès les données des sciences, si mal à propos dites occultes, la télépathie, les prémonitions, la suggestion mentale, etc. Non pas qu'il ait voulu faire pénétrer de vive force ces connaissances dans les esprits rebelles, mais au moins a-t-il fait admettre qu'elles avaient quelque valeur, qu'il fallait les discuter, et non les repousser par des *à priori* dédaigneux. Nul plus que lui n'était qualifié pour cette réconciliation ; sa parole était toujours respectée ; ses conseils toujours écoutés. S'il a été parfois blâmé par les spirites qui le trouvaient trop timide, il a été non moins énergiquement accusé de témérité par les philosophes ; mais les uns et les autres, spirites et philosophes, étaient, en dernière analyse, forcés de s'incliner devant la rigueur de sa dialectique, et la sévérité de ses méthodiques critiques.

Assurément Myers n'a pas assisté au triomphe définitif de son œuvre — quand donc un triomphe est-il définitif ? Mais au moins il aura vu l'évolution, provoquée par lui, grandir rapidement. Aujourd'hui personne ne raille plus ceux qui parlent de télépathie et de pressentiments, et de suggestion mentale, et d'autres phénomènes encore, qui excitaient il y a vingt ans les plaisanteries et presque la commisération des personnes soi-disant raisonnables. Aujourd'hui, grâce à Myers et à ses vaillants collaborateurs, tout un monde nouveau nous est offert, et il faut, en explorateurs que rien n'effraie, y pénétrer. La tâche est devenue plus facile. Le chemin est largement ouvert. L'indifférence et l'hostilité du public et des savants officiels ont été vaincues. Tous les hommes qui réfléchissent ont fini par comprendre qu'il y a là des trésors de vérités nouvelles; plus vraies et plus fécondes que toutes les vérités anciennes. Ce n'est pas le renversement de la science d'autrefois ; c'est l'avènement d'une

science inconnue, riche en promesses, et même ayant déjà donné un peu plus que des promesses.

La dernière fois que j'ai vu Myers, ce fut en août 1900, à ce Congrès de Psychologie en lequel il avait mis tant d'espérances. Il y apportait le récit très documenté de ses expériences avec Mme T..., expériences admirables qui avaient entraîné sa conviction profonde et inébranlable. Mais déjà la maladie l'avait frappé, et il lui fallut toute son énergie pour pouvoir assister à nos séances.

Mais peu lui importait la maladie. Il avait, dans ses études, ses expériences, ses réflexions, acquis la conviction que la conscience survit à la destruction du corps; et la mort lui apparaissait comme un passage à une existence nouvelle, une sorte de délivrance, que parfois même il hâtait de ses vœux. Malgré toute sa tendresse pour les siens, malgré les amitiés fidèles qui l'entouraient, malgré le respect et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient, il aspirait à entrer dans l'avenir qu'il voyait ouvert devant lui; et il est mort, doucement, plein de joie, plein de confiance.

Son nom ne périra pas, son œuvre est indestructible. Certes ses amis conserveront fidèlement le souvenir de cette chère mémoire; jamais ils n'oublieront tant de charme, tant de sagesse, tant de pureté et d'élévation intellectuelles; mais lorsque ceux-ci auront à leur tour, dans quelques rapides années, disparu, le nom de F. Myers restera tout aussi vivant et respecté. Il sera le *maître*, le premier maître. C'est lui qui aura donné le signal d'une science nouvelle; et son nom sera placé en tête de cette psychologie future qui peut-être éclipsera toutes les autres connaissances humaines.

Après Ch. Richet, parla de F. Myers son ami Franck Podmore qui rédigea avec lui et Ed. Gurney le livre fameux : *Phantasms of the Living*, et qui représente dans la Société pour les recherches psychiques l'élément moins disposé à admettre l'hypothèse spirite. Lui aussi, néanmoins, exalte la haute valeur de l'œuvre scientifique de Myers.

Enfin le Dr Walter Leaf parle de Myers homme de lettres.

Si nous avons résumé le jugement de plusieurs psychologues éminents sur F. Myers, ce n'est pas uniquement pour rendre un tribut à la mémoire du Maître regretté. C'est tout aussi bien pour combattre une erreur très répandue parmi les savants. C'est l'erreur qui consiste à croire que les personnes acceptant l'explication spirite pour certains phénomènes médianimiques ignorent à peu près tout ce qui a trait à la subconscience.

Or, non seulement la subconscience n'est point chose inconnue aux spirites qui sortent quelque peu de l'*indoctum vulgus*, mais c'est justement Myers — un spirite — qui s'est lancé le plus loin dans les régions mystérieuses de la subconscience, ou, comme il l'appelait, du *Subliminal*. Si l'on peut lui appliquer une belle image dont il s'était servi lui-même, Myers a été le Christophe Colomb de la Subconscience ; on connaît assez quels sont les savants qui se sont arrêtés à la Mer des Sargasses.

SÉANCES AVEC EUSAPIA PALLADINO

à Gênes.

Nous avons parlé dans le dernier numéro de la *Revue* des séances organisées par le *Circolo Scientifico Minerva* de Gênes, pour expérimenter la médiumnité de Mme Eusapia Palladino. Nous avons ajouté que la présence de M. Henri Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes donnait un piquant tout spécial à ces expériences. On nous informe que M. Morselli a enfin reconnu la réalité *objective* de quelques-uns au moins des phénomènes médianimiques auxquels il a assisté. Mais, quant à celà, il ne nous reste qu'à attendre ce que ce savant ne manquera pas de publier quelque part.

Pour le moment nous nous bornerons à publier les passages les plus saillants d'une série d'articles qu'a publiés dans le *Secolo XIX*, l'un des expérimentateurs, M. François Porro, dernièrement directeur de l'Observatoire astronomique de Turin et actuellement professeur d'astronomie à l'Université de Gênes.

M. Porro débute en disant :

« Dix ans à peu près se sont passés depuis qu'Eusapia Palladino a débuté par les mémorables séances de Milan, dans ses tournées médianimiques à travers l'Europe. Objet de sagaces recherches de la part d'observateurs expérimentés et savants, point de mire de plaisanteries, d'accusations, de sarcasmes, exaltée par quelques fanatiques comme une personnification des puissances surnaturelles, honnie par d'autres comme une vulgaire bateleuse, la modeste mercière

de Naples a fait tant de bruit dans le monde qu'elle en est elle-même ennuyée et mécontente.

« J'en ai bien eu la preuve, il y a deux jours, lorsque je pris congé d'elle, après avoir écouté, avec beaucoup de curiosité, les anecdotes qu'elle me racontait sur ses séances et sur les hommes remarquables avec lesquels elle s'est trouvée en rapport : Ch. Richet, Schiaparelli, Lombroso, Flammarion, Sardou, Aksakoff, etc. Elle me recommanda alors avec quelque insistance de ne pas parler dans les journaux de sa présence à Gênes et des expériences auxquelles elle devait se prêter. Heureusement qu'Eusapia a de bonnes raisons pour ne pas lire les journaux (1) : ça l'empêchera de connaître quel compte j'ai tenu de ses recommandations...

« Pourquoi a-t-on choisi un astronome pour rendre compte des expériences de Gênes ? Pourquoi est-il si répandu parmi les astronomes le besoin de s'occuper des modernes recherches psychiques ? (2)

« Si un homme si absorbé par ses études et si attaché à une méthode austère de vie laborieuse, tel que mon vénéré maître M. Schiaparelli, n'a point hésité à défier les lazzis irrévérents de *Guerrin Meschino* (3), il faut bien en conclure que le lien entre la science du ciel et celle de l'âme humaine est plus intime qu'il ne paraît. En voilà l'explication la plus probable. Il s'agit de phénomènes qui se manifestent en des conditions tout à fait spéciales et encore indéterminées, conformément à des lois presque inconnues et, en tout cas, d'un caractère tel que la volonté de l'expérimentateur n'a que bien peu d'influence sur les volontés autonomes et souvent contraires qui s'y décèlent à tout moment. Personne n'est mieux préparé qu'un astronome par

---

(1) On sait que Mme Palladino ne sait presque ni lire ni écrire. — *N. de la R.*

(2) Outre qu'à M. Schiaperelli, dont il est question plus loin, M. Porro fait évidemment allusion à Zoellner et à Flammarion. — *N. de la R.*

(3) Journal humoristique de Milan. — *N. de la R.*

une éducation scientifique adaptée à de telles conditions. En effet, dans l'observation systématique des mouvements célestes, l'astronome contracte l'habitude de demeurer spectateur vigilant et patient des faits, sans tâcher d'en arrêter ou d'en activer le déroulement fatal... En d'autres mots, l'étude de ces phénomènes se rapporte à la science d'*observation* plutôt qu'à celle d'*expérimentation.* »

Le professeur Porro nous montre ensuite bien connaître la situation actuelle de la question des phénomènes médianimiques, en disant :

« L'explication qui se fonde sur la fraude, consciente ou inconsciente, est aujourd'hui à peu près abandonnée, tout aussi bien que celle qui supposait une hallucination. Ni l'une ni l'autre ne suffisent en effet à nous éclaircir sur tous les faits observés. L'hypothèse de l'action automatique inconsciente du médium n'a pas obtenu un meilleur sort, puisque les contrôles les plus rigoureux nous ont prouvé que le médium se trouvait dans l'impossibilité de provoquer un effet dynamique direct. La physio-psychologie s'est alors trouvée obligée, en ces dernières années, à avoir recours à une suprême hypothèse, en acceptant ces théories de M. de Rochas, contre lesquelles elle avait jusqu'alors dirigé ses foudres les plus sévères. Elle s'est résignée à admettre qu'un médium, dont les organes se trouvent contraints à l'immobilité par un contrôle rigoureux, peut, en certaines conditions, projeter en dehors de lui-même, et à la distance de quelques mètres, une force suffisante pour produire quelques phénomènes de mouvement sur des corps inanimés.

« Les partisans les plus hardis de cette hypothèse vont jusqu'à accepter la création éphémère de membres pseudo-humains, — des bras, des jambes, des têtes, - à la formation desquels doivent probablement coopérer, avec les énergies du médium, celles des autres personnes présentes, et qui ne tardent pas ensuite à disparaître, en se dissolvant.

« Avec cela on ne parvient pas encore à admettre l'existence d'êtres autonomes, auxquels les organismes

humains donneraient seulement le moyen d'exercer leur action — et bien moins encore on admet l'existence d'esprits qui aient animé des êtres humains... »

Pour sa part, M. F. Porro, au début des expériences, déclare ouvertement qu'il n'est matérialiste, ni spiritualiste: il dit n'être prêt à accepter *a priori* ni les négations de la psycho-physiologie, ni la foi des spirites.

Du reste, M. Porro remarque qu'il savait à peu près à quoi il pouvait s'attendre dans les séances d'Eusapia, à cause des rapports qu'il en avait lus dans les journaux et les Revues, mais surtout dans les deux livres très importants du colonel de Rochas et du docteur Visani-Scozzi (1).

Il ajoute que les neuf personnes qui assistaient avec lui aux séances représentaient les plus différentes graduations d'opinion sur le sujet, depuis les spirites les plus convaincus jusqu'aux sceptiques les plus incorrigibles. D'ailleurs, sa tâche n'était pas celle d'écrire un compte rendu officiel, approuvé par tous les expérimentateurs, mais uniquement de rapporter fidèlement ses propres impressions.

Le professeur Porro ne manque pas de faire une description détaillée des locaux du *Circolo Minerva*, où se tinrent les premières séances. Ces locaux consistent en une antichambre, en trois autres pièces et en la salle où se font les expériences.

Cette salle mesure 5 mètres 15 c. de chaque côté. Elle a vers le sud-ouest, deux fenêtres, dont l'une munie d'une grille de fer, l'autre, de jalousies extérieures.

Les croisées restaient fermées pendant les séances; l'embrasure de chaque fenêtre était séparée du restant de la salle par des lourds rideaux rouges auxquels on avait attaché du gros drap d'étoffe noire. On avait appliqué des bandes de cette même étoffe aux vitres, de telle façon qu'on interceptait tout passage à la lumière et toute communication avec la rue.

Tous les soirs, avant de commencer les expériences, on

(1) *L'Extériorisation de la Motricité* et *Medianità*. — *N. de la R.*

fermait la porte d'entrée et l'on visitait soigneusement les différentes pièces qui composent le petit appartement. Ensuite, on fermait les portes du côté nord-ouest, qui donnent accès aux autres chambres, et on ne laissait ouverte que celle du nord-est, vers l'antichambre, dans un coin de laquelle on gardait allumée une bougie.

Cette lumière était suffisante pour laisser entrevoir les phénomènes qui avaient lieu sur la table et sur les rideaux, alors que — conformément aux indications données par les Intelligences inconnues au moyen de coups frappés par la table — on devait éteindre le gaz et la lumière électrique (blanche et rouge) dans la salle des expériences.

Pendant les séances, les mains du médium étaient toujours tenues par les mains de ses deux voisins de droite et de gauche ; ceux-ci, à leur tour, formaient la « chaîne » avec les trois autres expérimentateurs. Les cinq personnes du groupe qui, en attendant leur tour, ne faisaient pas partie de la chaîne, se trouvaient à l'extrémité opposée de la salle, dans un enclos fermé à clef, construit tout exprès.

Dans le compte-rendu de la *première séance*, M. Porro dit n'avoir pas vu, pour sa part, certaines lumières que quelques-uns de ses compagnons affirment avoir aperçu.

« Mais j'ai vu, et bien vu — ajoute-t-il — la table, en bois brut de sapin, à quatre jambes, longue d'un mètre et large de 50 centimètres à peu près, se soulever plusieurs fois de terre et rester suspendue en l'air, sans aucun contact avec les objets visibles, à quelques décimètres de hauteur sur le parquet, pendant l'espace de deux, trois et même quatre secondes.

« Ce phénomène se renouvela *en pleine lumière*, sans que les mains du médium et des cinq personnes qui formaient la « chaîne » autour de la table touchassent aucunement celle-ci; les mains d'Eusapia étaient gardées par ses voisins, qui contrôlaient aussi ses jambes et ses pieds, de telle façon qu'aucune partie de son corps fût à même d'exercer la moindre pression pour soulever ou pour soutenir en l'air le meuble assez lourd dont il s'agit.

« Mme Palladino elle-même demande continuellement à être surveillée pendant ses accès d'auto-hypnotisation ou, ainsi qu'on l'appelle, de transe. C'est donc dans des conditions tout aussi sûres que j'ai pu voir s'enfler un drap noir, très épais et des rideaux rouges qui se trouvaient derrière le médium et qui servaient à fermer l'embrasure de la fenêtre.

« La croisée était soigneusement fermée, il n'y avait dans la chambre aucun courant d'air et il est absurde de supposer que des individus se trouvaient cachés dans l'embrasure de la fenêtre. Je crois donc pouvoir affirmer en toute sûreté qu'une *force* analogue à celle qui avait produit la lévitation de la table s'est manifestée dans les rideaux, les a enflés, les a agités et les a poussés de façon qu'ils touchassent tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants.

« A ce moment, se produisit un fait qui mérite d'être signalé comme une preuve, ou tout au moins comme un indice du caractère *intelligent* de la force en question.

« Me trouvant vis-à-vis de Mme Palladino, dans le point de la chaîne le plus éloigné d'elle, je me suis plaint de ne pas avoir été touché, comme l'avaient été les quatres autres personnes qui formaient le cercle. Aussitôt je vis le lourd rideau se soulever et venir me frapper à la figure par son extrémité inférieure, pendant que je ressentais un choc léger sur les phalanges des doigts, tel d'un corps en bois, très fragile et délicat. »

Plus loin, M. Porro raconte : « Une chaise sur laquelle on avait posé un bloc de plâtre à mouler (dans l'espérance d'obtenir des empreintes), partit *spontanément* de l'embrasure de la fenêtre et vint en contact avec la mienne. Le mouvement d'aller et retour se renouvela à plusieurs reprises, *même à la lumière* : les cinq personnes qui se trouvaient en dehors du cercle purent s'en assurer en s'approchant de nous.

Deuxième séance. — «... La table frappe les cinq coups pour demander l'obscurité, à peine atténuée par le faible reflet de la bougie dans la chambre voisine.

« Et voilà un coup formidable, un coup de poing d'athlète, frappé au milieu de la table. La personne assise à droite du médium se sent saisir par les flancs ; on lui emporte la chaise sur laquelle elle était assise et on la met sur la table, d'où elle revient ensuite à sa place, sans que nul autre ne l'ait touchée, de façon que l'expérimentateur dont il s'agit resté debout, puisse s'y asseoir de nouveau. Le contrôle de ce phénomène n'a rien laissé à désirer.

« Il importe de remarquer que l'*intentionnalité* de ce phénomène est évidente, d'abord par des circonstances dont je ne puis parler (1), ensuite par la délicatesse avec laquelle le phénomène s'est produit, sans causer le moindre mal à personne....

« Les coups se répètent, si violents qu'on dirait qu'ils doivent fendre la table. On commence à sentir des mains qui soulèvent et gonflent les rideaux et qui s'avancent jusqu'à toucher tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants, les caressant, leur serrant la main, leur tirant délicatement une oreille ou tapant gaiement dans l'air, sur nos têtes.

« Je trouve toujours bien singulier et bien intentionnel le contraste entre ces attouchements quelquefois énergiques et nerveux, d'autres fois délicats et doux, mais constamment aimables, et les coups assourdissants, violents, brutaux frappés sur la table.

« Un seul de ces coups de poing, frappé dans le dos, suffirait à briser la colonne vertébrale.

« Ce sont des mains fortes et larges d'homme, des mains plus mignonnes de femme, de toutes petites mains d'enfants.

« Le nombre et la contemporanéité de ces manifestations ne semble vraiment pas trop conciliable avec l'hypothèse d'une simple extériorisation de la motricité du médium. Ce battement des mains en l'air, ces coups simultanés, la différence des mains qui me touchent fournissent autant

(1) La personne en question était évidemment le professeur Morselli. — *N. de la R.*

d'arguments en faveur de la multiplicité des formations autonomes. En tout cas, reste toujours à savoir s'il s'agit d'êtres préexistants, qui se sont concrétés dans leurs effets physiques pendant l'expérience, ou si ce sont des produits éphémères destinés à se dissoudre quelques instants après... »

Troisième séance. — «... Après un quart d'heure d'attente, pendant lequel le médium cause volontiers et avec une vivacité vraiment méridionale, les mouvements de la table commencent, accompagnés par une transformation progressive de l'apparence de Mme Palladino, qui se prend à bailler, à avoir des frissons nerveux, à fixer d'un regard égaré. La langue, d'habitude si bien pendue, se trouve embrouillée; elle ne prononce plus que quelques mots péniblement articulés, dont quelques-uns, suppliants, paraissent adressés par elle à l'être mystérieux qui se manifeste, et d'autres, plus graves, semblent venir de cet être lui-même, qui nous fournit des communications courtes et formelles, se rapportant exclusivement à la marche de la séance.

« Le dédoublement de la personnalité s'accentue avec le progrès de la transe et produit des effets analogues à ceux connus des amateurs d'études psychiques, grâce aux recherches classiques de M. Pierre Janet sur les sujets hypnotiques.

« Mais, en même temps, quelle richesse de phénomènes physiques, en partie provoqués par notre volonté, en partie spontanés, quelquefois en contraste avec notre attente !...

« Le médium touche avec un doigt (contrôlé par le numéro 5) le numéro 4 : en même temps le numéro 8 se sent touché par un doigt au flanc. Le même phénomène d'extériorisation, toujours annoncé d'avance par le médium, se répète à plusieurs reprises sous des formes différentes; mais il s'agit constamment d'une répétition identique de certains actes accomplis par Eusapia, exécutés par des corps invisibles Quelquefois, les coups sont frappés sur les chaises.

« On diminue quelque peu l'obscurité, et aussitôt la chaise

du numéro 5 (1), qui avait déjà fait un bond de côté, se dérobe à la personne, pendant qu'une main se pose sur son dos et sur son épaule. La chaise se soulève sur la table, descend de nouveau à terre et, après différentes oscillations en sens vertical et en sens horizontal, va se placer *sur la tête* du numéro 5 (resté naturellement debout), elle y demeure pendant quelques minutes, dans une position d'équilibre très instable.

« Les coups violents et les attouchements délicats de mains grosses et petites se suivent sans interruption, de telle façon que, sans que l'on puisse prouver mathématiquement la simultanéité de différents phénomènes, elle est toutefois presque certaine en plusieurs cas.

« Pendant que nos instances augmentent pour obtenir un argument si précieux de démonstration, la contemporanéité que nous demandons nous est enfin accordée, puisque la table frappe, la sonnette retentit, le tambour de basque est porté tout autour de la salle en tintant sur nos têtes, se pose sur la table et reprend son vol dans l'air...

« Le bouquet de fleurs qui se trouvait dans le goulot d'une carafe, sur la plus grande table, arrive sur la nôtre, précédé d'une agréable sensation de parfum. Pendant que les tiges de quelques fleurs s'introduisent dans la bouche du numéro 5, le numéro 8 est frappé par une balle de caoutchouc qui rebondit sur la table.

« La carafe vient rejoindre les fleurs sur la table ; ensuite elle se lève et se porte à la bouche du médium en lui faisant boire deux fois ; entre l'une et l'autre reprise, elle se replace debout sur la table. Nous entendons distinctement la déglutition de l'eau, après quoi Mme Palladino demande qu'on lui essuie la bouche avec un mouchoir. Enfin, la carafe retourne sur la grande table ; les fleurs restent au milieu de nous.

« Mais voilà que s'effectue un transport d'un caractère tout

(1) On devine par l'ensemble du récit de M. Porro que le « numéro 5 » n'est autre que le professeur Morselli. — *N. de la R.*

à fait différent. Je m'étais plaint, à plusieurs reprises, que ma position dans la chaîne, loin du médium, m'ait empêché d'être touché pendant la séance. Tout à coup, j'entends un bruit sur la paroi de la chambre, suivi par le tintement des cordes de la guitare qui vibraient comme si l'on cherchait à détacher l'instrument de la muraille où il était accroché. Enfin l'effort réussit et la guitare, détachée de la paroi, prend la position horizontale et s'avance vers moi en direction oblique.

« Je l'ai vue distinctement arriver entre moi et le numéro 8, avec une rapidité qui en rendait peu désirable le choc. Ne pouvant tout d'abord me rendre compte de cette masse noirâtre qui arrivait sur moi, je me suis esquivé du côté droit (le numéro 8 siégeait à ma gauche) : alors la guitare, changeant de route, me frappe, avec une certaine force, trois coups avec le manche sur le front (qui resta un peu meurtri pendant deux ou trois jours) ; après quoi elle se place délicatement sur la table.

« Elle n'y reste pas longtemps et commence à tourner tout autour de la salle, bien haut sur nos têtes, avec rotation à droite et à grande vitesse.

« Il convient de remarquer que, dans cette rotation accompagnée, en plus de la vibration des cordes, par le son du tambour de basque frappé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en l'air, la grosse guitare n'a jamais cogné le lampadaire central à lumière électrique (deux lampes placées aux bouts d'un tuyau horizontal soutenu par un autre tuyau vertical, ni les trois lampes à gaz fixées aux parois de la chambre.

« Etant donnée l'étroitesse de la chambre, il était assez difficile d'éviter ces obstacles, puisque l'espace resté libre était fort borné.

« La guitare exécuta par deux fois de suite son vol en rond, en venant se reposer, entre l'une et l'autre reprise, au milieu de la table, où elle s'arrêta enfin définitivement.

« Il était tard ; le médium semblait de plus en plus fatigué et nous avions insisté auprès de l'être invisible qui paraissait

diriger les phénomènes afin qu'il consentît à l'interruption de la séance. Mais les deux coups négatifs nous avaient fait comprendre que quelque phénomène allait bientôt se produire.

« Dans un dernier effort désespéré, Eusapia se tourne vers sa gauche où se trouvait, sur une table, une machine à écrire du type Columbia Bar-Lok n° 6, du poids de 6 kilos. Dans son effort, le médium tombe, épuisé, sans force, sur le parquet ; mais la machine se lève de sa place et se porte au milieu de notre table, près de la guitare.

« Ainsi s'acheva cette séance, pleine de phénomènes dynamiques étonnants.

« Mme Palladino se trouve dans un tel état d'épuisement et de trouble d'esprit, qu'il nous faut bien trois quarts d'heure de soins empressés pour la faire revenir à elle complètement ; en quittant les locaux du Cercle, elle était encore chancelante et devait s'appuyer au bras de l'un de nous. »

Quatrième séance. — Cette séance est moins remarquable. D'ailleurs, pendant toute la soirée, Eusapia n'est jamais proprement tombée en transe.

« Nous dirons seulement que le numéro 5, après plusieurs attouchements, sentit mettre dans sa main deux tablettes d'ardoise qu'avant la séance les expérimentateurs avaient cachetées ensemble et placées sur la table, dans l'espoir d'y trouver de l'écriture. Les deux ardoises, tenues fortement par les numéros 5 et 9, restèrent dans leurs mains, malgré les efforts considérables que faisaient les entités invisibles pour les leur arracher.

« De même — et cette fois en pleine lumière — la table se souleva sur deux jambes en opposant une forte résistance aux efforts de M. Porro et des numéros 8, 9 et 10 pour la baisser.

« Toujours en pleine lumière, Eusapia appelle M. Morselli, et, contrôlée par ses deux voisins, l'emmène avec elle vers la table sur laquelle est placé le bloc de plâtre à mouler. Elle lui prend la main ouverte et la pousse trois fois sur le plâtre, comme pour l'enfoncer et laisser sur elle une empreinte. La

main de M. Morselli demeure à une distance de plus de dix centimètres du bloc ; néanmoins, à la fin de la séance, les expérimentateurs vérifièrent que le bloc portait l'empreinte de trois doigts — empreintes plus profondes que ce qu'il est possible d'obtenir directement au moyen d'une pression volontaire. »

Cinquième séance. — A présent, un beau phénomène de *lévitation*.

« ...La transe est plus profonde et plus pénible que d'habitude.

« Tout à coup, le médium lève ses deux mains, toujours serrées par les miennes et par celles du numéro 5 (Morselli), et, tout en poussant des gémissements, des cris, des exhortations, elle se soulève rapidement avec la chaise, jusqu'à poser ses deux pieds et les bouts des deux bâtons antérieurs de la chaise sur la planche supérieure de la table, déjà toute fendue.

« C'est un moment de grande anxiété. La lévitation s'était accomplie sans aucun choc, sans aucune secousse, rapidement, mais sans soubresaut. En d'autres termes, si l'on voulait par un effort de défiance suprême, imaginer un artifice pour obtenir le même résultat, on devrait songer plutôt à une traction d'en haut (au moyen d'une corde et d'une poulie) qu'à une poussée d'en bas.

« Mais ces deux hypothèses ne soutiennent ni l'une ni l'autre l'examen le plus élémentaire des faits...

« Ce n'est pas tout encore. Eusapia s'est encore soulevée, avec sa chaise, de la partie supérieure de la table, de telle sorte que le numéro 11 d'un côté et moi de l'autre, nous avons pu passer la main sous les pieds du médium et sous ceux de la chaise.

« D'ailleurs, le fait que les deux pieds postérieurs de la chaise étaient restés hors de la table, sans aucun appui visible, rend encore plus inconciliables les effets de cette lévitation avec la supposition qu'Eusapia se soit soulevée au moyen d'un bond qu'elle aurait fait faire à son corps et à la chaise. »

M. Porro juge que ce phénomène est l'un de ceux qui s'expliquent le moins facilement sans avoir recours à l'hypothèse spirite, sans quoi il faudrait songer à quelque chose de semblable au cas de cet homme qui était tombé à l'eau et qui pensait se saisir par les cheveux pour en sortir. Nous ne sommes pas du même avis à ce sujet. Sans doute, nous ne nous expliquons pas mieux ce phénomène que la plupart des autres manifestations de la Nature; mais l'examen des très nombreux faits de lévitation que nous rencontrons dans l'hagiographie et qui nous montrent comment plusieurs ascètes se soulevaient du sol chaque fois qu'ils tombaient en extase, nous ferait plutôt croire qu'il s'agit d'un fait dans lequel peuvent ne pas intervenir des entités extra-humaines.

M. Porro continue son récit en disant :

« Eusapia est redescendue sans secousse, petit à petit, toujours tenue au moyen des mains par le numéro 5 et par moi ; la chaise, montée un peu plus haut, se renversa et vint se placer sur ma tête, d'où elle retourna spontanément sur le parquet.

« Le phénomène se renouvela ; Eusapia et sa chaise furent de nouveau transportées sur la table, seulement, cette fois, le résultat de la fatigue supportée par le médium a été telle, que la pauvre femme tomba évanouie sur la table, d'où nous l'avons replacée à terre avec tous les soins nécessaires.

« Une demi-heure se passa avant que Mme Palladino se remit quelque peu de ce qui s'était passé aux dépens de son énergie vitale... »

Sixième séance. — En rapportant les phénomènes qui se sont produits le long de cette soirée, M. F. Porro en tire argument pour soutenir que les Intelligences qui se manifestent par l'entremise de la médiumnité de Mme Palladino sont plusieurs : après le fameux « John King », il paraît y en avoir au moins deux autres.

Mais les phénomènes dont il est question dans le compte rendu de cette séance n'offrent pas un intérêt particulier.

Septième séance. — Cette fois, nos expérimentateurs ne se sont plus réunis dans les locaux du *Circolo Minerva*, mais

chez un des membres du groupe, qui a eu l'obligeance de permettre à ses collègues de profiter des conditions favorables que son appartement offre pour une réunion au clair de lune.

« Nous désirions en effet, » écrit M. Porro, « connaître si ces phénomènes, dont la réussite dépend en si grande partie des conditions de lumière dans lesquelles ils se manifestent, ne pouvaient pas trouver une aide dans la lumière blanche et tranquille qui vient de notre satellite. »

Nos expérimentateurs durent se persuader qu'il n'y avait pas une différence appréciable entre la lumière lunaire et les autres, communément adoptées pour ce qui regarde la production des phénomènes médianimiques. Du reste, après quelque temps, la table autour de laquelle les expérimentateurs avaient formé la chaine quitta la véranda où se tenait la séance, et, malgré les désirs fortement exprimés par les assistants et par le médium lui-même, se porta dans la chambre voisine, où la séance continua.

Cette chambre était un petit salon tout plein de meubles élégants et d'objets fragiles, tels que des lustres en cristal, des vases en porcelaine, des bibelots, etc. Les expérimentateurs craignaient fort que tout cela eût à souffrir dans le tourbillon de la séance, mais pas le moindre petit objet n'a été endommagé.

« Mme Palladino, parfaitement réveillée, saisit la main du numéro 11 et la pose délicatement sur le dos d'une chaise assez lourde en y superposant sa main à elle; alors, soulevant sa main et celle du numéro 11, la chaise suit le même mouvement d'ascension à plusieurs reprises.

« Le phénomène se répète en pleine lumière, quelque temps après... »

A ce moment, il nous faut remarquer que, tout d'abord, M. Porro et les numéros 4 et 5 avaient manifesté leur scepticisme au sujet de certaines lumières anormales que quelques expérimentateurs disaient avoir vu dans l'air pendant les séances; tous ceux qui suivent les études psychiques savent

de quoi il s'agit. Mais ces trois sceptiques durent enfin se persuader, eux aussi, qu'il ne s'agissait point d'une hallucination.

Le numéro 5 crut même apercevoir une ombre humaine. Comme le numéro 9 disait, lui aussi, l'avoir vue, les deux expérimentateurs en tracèrent la silhouette sur le papier, chacun de son côté ; les deux dessins offraient beaucoup de ressemblance entre eux.

Or, dans cette septième séance, selon M. Porro, il se serait produit quelque chose de mieux encore.

« Tout d'abord le numéro 5, et puis d'autres assistants aperçoivent d'une manière à n'en pas douter une figure vague, indistincte, qui se projette dans l'embrasure d'une porte donnant sur l'antichambre, faiblement illuminée. Ce sont des silhouettes fuyantes et changeantes, tantôt avec un profil de tête et de corps humains, tantôt comme des mains qui sortent des rideaux. Leur caractère objectif est démontré par la concordance des impressions, contrôlées à leur tour au moyen d'enquêtes continuelles sur notre parfait état d'attention consciente. Il ne pouvait pas être question d'ombres projetées volontairement ou involontairement par nos corps; puisque nous nous surveillions l'un l'autre et nous nous gardions réciproquement de toute illusion possible... »

Huitième séance. — Les phénomènes ordinaires des séances de Mme Palladino ; seulement l'on remarque une déplorable grossièreté de l'entité qui semble diriger les phénomènes et qui ne paraît pas la même des séances précédentes. Par exemple, une main invisible déchire en l'air la peau du tambour de basque, après quoi elle enfile le cerceau en bois dans le bras d'un assistant et puis l'enfonce brusquement sur la tête de M. Porro qui en a le front meurtri.

On fait fonctionner un tube Crookes et l'on constate, une fois de plus, que la lumière catodique n'empêche pas la production des phénomènes. Malgré cela, « John King » demande, après quelque temps, que l'obscurité soit faite, et l'on est forcé de lui obéir.

Neuvième séance. — « John King est sage; il promet une lévitation de la table, assez longue pour qu'on puisse la photographier au moyen de la lumière du *magnésium*, et l'on y parvient en effet.

« Les coups frappés recommencent et, avec eux, les attouchements; l'un d'eux parvient enfin à laisser une empreinte sur le plâtre à mouler. Cette empreinte est celle d'un poing fermé. Il paraît que ce phénomène correspond à un geste analogue fait par le médium avec sa main en l'air, rigoureusement contrôlée par la mienne, à quelques mètres du bloc de plâtre. »

Dans cette séance, ainsi que dans celle qui suit, M. Porro croit avoir entendu que les Intelligences invisibles lui chuchotaient quelques mots à l'oreille.

Dixième séance. — La dernière, et l'une des mieux remplies, peut-être la plus intéressante de toutes.

« A peine la lumière électrique a-t-elle été éteinte, on remarque un mouvement automatique de la chaise sur laquelle a été posé le bloc de plâtre, tandis que les mains et les pieds d'Eusapia sont attentivement contrôlés par moi et par le numéro 3. En tout cas, comme s'il s'agissait de prévenir l'objection que les phénomènes se poursuivent dans l'obscurité, la table demande typtologiquement la lumière, et les expérimentateurs allument la lampe électrique.

« Aussitôt, tous les assistants voient la chaise qui porte le bloc de plâtre, pas léger du tout, se mouvoir entre moi et le médium, sans qu'on puisse comprendre ce qui détermine le mouvement

« Mme Palladino met ma main étendue sur le dos de la chaise et sa gauche au-dessus; lorsque nos mains se soulèvent, la chaise en fait autant, sans contact, arrivant jusqu'à quinze centimètres, à peu près, de hauteur.

« Le phénomène se renouvelle à plusieurs reprises également avec l'intervention de la main du numéro 5, dans des conditions de lumière et de contrôle qui ne laissent rien à désirer.

« On refait l'obscurité presque complète...

« Un courant d'air froid sur la table précède l'arrivée d'un petit rameau avec deux feuilles vertes ; nous reconnaissons tous qu'il n'y a pas de végétaux dans les locaux du Cercle ; il paraît donc qu'il s'agit d'un phénomène d'*apport* d'objets étrangers.

« Le numéro 3 est épuisé par la chaleur. Voilà qu'une main lui ôte le mouchoir autour du cou et lui essuie la sueur de la figure. Il cherche à saisir le mouchoir avec les dents, mais on le lui arrache. Une grosse main lui soulève la main gauche et lui en fait taper plusieurs coups sur la table.

« Les lumières commencent à paraître ; tout d'abord sur la main droite du numéro 5 ; ensuite en différents côtés de la salle ; elles sont aperçues par tous les assistants.

« Le rideau s'enfle, comme s'il était poussé par un vent très fort, et va toucher le numéro 11 qui est assis sur un petit fauteuil, à un mètre et demi du médium. La même personne est touchée par une main, pendant qu'une autre main lui tire un éventail de la poche antérieure du veston, le porte au numéro 5 et puis de nouveau au 11.

« On retire bientôt l'éventail à son propriétaire et on l'agite sur nos têtes, à la grande satisfaction de nous tous. On ôte de la poche du numéro 3 une blague de tabac, on la vide sur la table et on la remet au numéro 10. D'autres tiges d'herbe arrivent sur la table ; on arrache la chaise de dessous le numéro 3.

« On allume pour vérifier les résultats de ces derniers faits qui se sont succédé d'une façon un peu tumultueuse, après quoi on reprend la séance avec des nouveaux éléments dans la chaîne. Le numéro 10 s'asseoit à la place du 3, le 11 à la mienne.

« Les passages de l'éventail d'une main à l'autre recommencent. Alors le numéro 11 se croit en devoir d'annoncer que l'éventail lui avait été offert, quelques heures auparavant, par une jeune fille qui avait exprimé le désir qu'il fût ôté au numéro 11, puis remis au numéro 5. Personne ne savait la chose, en dehors du numéro 11 ; l'expérience, qui

avait eu lieu une première fois lorsque le 11 n'était pas dans la chaîne, se renouvela lorsqu'il fut appelé par l'Intelligence à occuper ma place à la gauche d'Eusapia.

« Le numéro 5, qui à présent occupe le petit fauteuil où auparavant était assis le 11, à un mètre et demi du médium, sent arriver le bas du rideau et perçoit ensuite la présence d'un corps de femme dont les cheveux s'appuient sur sa tête...

« On lève la séance vers une heure.

« Au moment de partir, Eusapia voit une sonnette placée sur le piano : elle tend la main et fait signe de la prendre. La sonnette glisse sur le piano, se renverse et tombe sur le parquet.

« On renouvelle l'expérience, toujours en pleine lumière, la main du médium demeurant à plusieurs décimètres de la sonnette... »

Dans la prochaine livraison de la *Revue*, nous parlerons de quelques considérations dont M. le professeur Porro fait suivre son compte rendu des séances de Gênes.

En attendant, nous nous bornerons à rapporter cette remarque qu'il fait au cours de son récit :

« Si l'on accepte l'hypothèse de la fraude, l'on devra reconnaître que ce n'est pas Mme Palladino, les mains et les pieds contrôlés par les expérimentateurs, qui pourrait exécuter à *elle seule* tous les tours dont il s'agit : transport de meubles, attouchements, coups frappés, déplacements du tambour de basque, de la guitare, de l'éventail, etc.

« Or, demande M. Porro, peut-on sérieusement supposer que, partout où Mme Palladino se rend, à Milan, à Varsovie, à Paris, à l'Agnelas, à Gênes, etc., elle trouve des complices invariablement si habiles et si discrets? »

(*à suivre*)

AU MILIEU DES LIVRES ET DES REVUES

La Medianità, par le Dr P. Visani Scozzi.
(Florence, chez Bemporad, 1901).

Des trois parties, dont se compose cette remarquable publication, la deuxième, qui est aussi la plus longue et la plus substantielle, est destinée à un compte-rendu très circonstancié des quatre séances qui, par l'initiative de l'A., ont été tenues à Naples, dans le mois d'Avril 1895, avec le médium bien connu Mme Eusapia Palladino, et auxquelles ont prit part aussi Mme la comtesse Hélène Mainardi et son mari, le capitaine Georges M., le Ch. Chiaja et, parfois, d'autres personnes dont l'A. est en état de garantir, de la façon la plus absolue, l'honorabilité et la bonne foi.

Les résultats obtenus pendant ces séances, remplissent pour ainsi dire la *gamme* tout entière des manifestations que l'on désigne ordinairement comme « *supernormales,* » depuis les phénomènes les moins exceptionnels de suggestion mentale, ou de transmission de la pensée et les simples communications typtologiques relatives à des faits se trouvant en dehors des connaissances (conscientes, du moins) des expérimentateurs, jusqu'aux phénomènes les plus frappants et les plus extraordinaires de *matérialisation,* pour aboutir, à la fin de la dernière séance, à la réalisation d'un *moulage* reproduisant les traits d'une figure humaine inconnue à chacun des assistants.

Parmi les faits qui se sont répétés avec le plus d'insistance, et dans les conditions les plus variées et les plus singulières, sont à signaler comme exceptionnellement importants et comme moins sujets, par leur nature même, à des objections sceptiques au sujet de leur réalité, les mouvements d'objets en pleine lumière indépendamment de tout contact ou action physique déterminable : mouvements dont plusieurs se sont produits dans des circonstances qui semblent exclure toute possibilité de les attribuer à d'autres causes qu'à l'action de quelque « vo-

lonté » ou « intelligence ». Rentrent dans cette catégorie les transports, apparemment spontanés, d'objets plus ou moins pesants, jusqu'à des superpositions, constituant *des cas d'équilibre extrêmement difficiles à réaliser sans de nombreuses précautions et une remarquable adresse.*

Les comptes rendus, comme nous en sommes informés par l'A. même dans la préface, étaient destinés à paraître tout seuls, sans aucune introduction, sans aucun commentaire théorique. mais plusieurs motifs d'ordre différent ont contribué à empêcher l'A. de réaliser à cet égard son intention primitive : parmi lesquelles il faut signaler en premier lieu, les incidents survenus quelques mois plus tard aux séances organisées à Cambridge, par la Société anglaise de recherches psychiques, dont le résultat a été, comme on sait, de convaincre Mme Palladino de manœuvres frauduleuses en vue soit de favoriser le succès des expériences, soit de tromper sur leur nature réelle.

Les conclusions qu'ont cru devoir tirer à cet égard les savants expérimentateurs anglais semblent à l'A., bien loin d'être justifiées par les faits qu'ils ont constatés pendant les dites séances. Pour m'expliquer, par une comparaison, il croit que par leur préoccupation excessive de ne pas être dupes ou de ne pas figurer comme victimes de quelque grossière supercherie, ils soient tombées dans une méprise analogue à celle d'un entrepreneur qui renoncerait à exploiter une mine, par le seul motif que dans les pierres qu'on en tire, le minerai précieux se trouve mêlé ou combiné avec des substances étrangères, sans s'inquiéter du tout de la facilité plus ou moins grande d'effectuer l'élimination de ces dernières et sans se douter que c'est là précisément la principale question à résoudre.

En se hâtant trop de conclure à la fraude (consciente ou inconsciente), de la constatation de la possibilité de *tout* expliquer par elle, ils se sont laissés guider par une conception *simpliste* et complétement arbitraire des phénomènes observés, tandis qu'en dirigeant tous leurs efforts et leur attention à mettre en lumière, au lieu d'éliminer, les tendances à tromper, manifestées par l'une ou l'autre des personnalités représentées par le médium (ou même imputables à la personnalité normale du médium) ils ont contribué en toute bonne foi à provoquer le plus grand développement de ces tendances, à les *cultiver* pour ainsi dire, et à accroître par con-

séquent les difficultés que l'on aurait autrement rencontrées à dégager parmi les résultats des expériences, la partie, plus ou moins grande selon les circonstances, qui auraient bien pu leur être dûe *exclusivement*, de l'autre qui exigeait l'intervention de quelques causes d'ordre différent.

Les expériences de l'A., tendent, en effet, à confirmer l'opinion, avancée par Ochorovicz dans ses critiques sur le verdict de ses collègues de Cambridge, c'est-à-dire que les mouvements d'objets ou les actions physiques quelconques qui ont lieu en dehors de toute portée des membres du médium, sont bien souvent accompagnés par des mouvements ou des efforts, dans les membres mêmes, susceptibles d'être interprétés comme exprimant l'intention, de la part du médium, d'obtenir les mêmes résultats par des moyens ordinaires s'il n'en était pas empêché par la surveillance ou par des obstacles rendant la chose impossible.

Cette « participation intentionnelle », comme l'appelle Ochorovicz, ou ces « *moti di consenso* » comme préfère les appeler l'A., explicables peut-être comme des simples effets d'*association* (précisément comme les gesticulations que nous ne pouvons pas nous empêcher de faire en parlant au téléphone, tout en sachant qu'elles sont parfaitement inutiles) paraissent même quelquefois avoir le caractère de conditions nécessaires, ou du moins remarquablement favorables, pour la production des phénomènes auxquels ils se rapportent.

C'est ce que tendraient à prouver les curieuses observations apportées par l'A. sur la coïncidence de bruits typtologiques avec des contractions musculaires se vérifiant dans les mains du médium, même lorsqu'elles se trouvent hors de contact avec la table. Ces phénomènes de *synchronisme*, comme les appelle l'A., ont été constatés par lui, même pendant que le médium tenait ses bras tendus au-dessus de sa tête.

On comprend très bien comme des phénomènes de telle nature puissent, dans d'autres circonstances, donner lieu à des soupçons, apparemment très justifiés, de tromperie, mais, en tout cas, on doit reconnaître que, bien loin de devoir être regardés comme compromettant l'intérêt scientifique des expériences avec un médium donné, ils n'ont besoin au contraire que d'être suffisamment surveillés et contrôlés pour devenir des éléments

précieux, aptes à faciliter la détermination des rapports qui subsistent entre les états physiologiques du *médium* et les diverses manifestations extérieures se produisant dans les séances auxquelles il prend part. Ils peuvent même contribuer, en certains cas, à diminuer la probabilité de fraudes, en permettant d'exclure qu'elles soient dues à d'*autres* personnes présentes, le le *médium* excepté.

Il me reste à dire quelque chose sur ce qu'on pourrait appeler la partie théorique ou spéculative de l'exposition de l'A. dans laquelle il discute et compare entre elles les différentes opinions sur la nature et les causes de phénomènes médianiques, en vue d'en tirer une explication satisfaisante de faits extraordinaires qu'il a eu l'occasion d'observer. C'est, à mon avis, la partie la moins réussie de l'ouvrage, et l'A. même semble s'en douter lorsqu'il donne, comme unique raison pour l'avoir écrite, son désir de ne pas refuser toute satisfaction aux demandes insistantes que n'ont presque jamais manqué de lui faire, au sujet de ses « opinions explicatives », les nombreuses personnes ayant déjà témoigné de l'intérêt pour les recherches qu'il a poursuivies.

Dans ces demandes, et dans la préoccupation, bien naturelle du reste mais pas plus raisonnable pour cela, de leur trouver des réponses quelles qu'elles soient, préoccupation qui pousse bien des expérimentateurs consciencieux à adopter, de cœur léger, des théories parfaitement absurdes, comme s'il ne leur était pas permis de n'en adopter aucune, je ne puis pas m'empêcher de reconnaître un effet de cette même « *aversion pour l'inexplicable* » qui, dans d'autres milieux intellectuels, est la source de tant de préventions regrettables et de tant de scepticismes injustifiés à l'égard des recherches psychiques et de leurs résultats les mieux prouvés et les plus vérifiables.

Entre la tendance, que manifestent beaucoup de savants même éminents, à regarder l'étrangeté et l'inexplicabilité actuelle d'un fait comme une raison suffisante pour refuser toute croyance à ceux qui affirment l'avoir constaté, et la tendance de beaucoup de bons observateurs des phénomènes psychiques à voir, dans la réalité des faits qu'ils constatent, une raison suffisante pour croire à la possibilité d'en trouver sur le champ quelque explication, plus ou moins satisfaisante, il ne me semble pas qu'on

puisse nier l'existence d'une très étroite parenté logique et psychologique.

Ne peut-on dire que les uns, en se refusant de croire aux choses qu'ils ne peuvent expliquer, aussi bien que les autres en exigeant d'avoir (ou en prétendant donner) des explications de tout ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de croire, obéissent au fond, chacun à sa manière, à une même impulsion naturelle de l'esprit ou, pour parler plus explicitement, à un même préjugé qui consiste à prendre, *à priori*, comme mesure de la réalité ou de la possibilité des choses, notre capacité à les comprendre ou notre facilité plus ou moins grande de saisir d'emblée tous les rapports qui les relient les unes aux autres ?

Les quelques parties de l'ouvrage dans lesquelles l'A. n'a pas su, ou voulu, trop résister aux tendances dont nous venons de parler, se trouvent toutefois séparées des autres, qui constituent la partie positive et vraiment scientifique de son travail, par une division assez nette et qui suffit pour leur empêcher de compromettre ou d'obscurcir la portée et les conclusions qui résultent de cette dernière.

Elles pourraient même être supprimées (comme nous souhaitons que l'A. ait occasion de le faire dans une prochaine nouvelle édition) sans exiger d'autres modifications dans le reste de l'ouvrage : d'autant plus qu'elles se rapportent bien moins à des doctrines ou des hypothèses appartenant en propre à l'A. ou adoptées par lui, qu'à des discussions ou à des réfutations des théories et des explications proposées par d'autres, comme c'est le cas, par exemple, pour les remarques sur les « *radiations humaines* » supposées par M. Del Pozzo di Mombello (p. 75), ou sur la « *loi de reversibilité* » énoncée par M. Ochorovicz (p. 96).

Celles d'entre ces lois ou théories qui ne se réduisent pas à de simples énonciations répétées des faits mêmes qu'il s'agit d'expliquer (avec la seule introduction additionnelle de quelques gros mots tels que « *dynamisme* », « *plasticité* », « *projection* », « *extériorisation* », « *objectivation* », etc., qui ont l'air de tout éclairer, en laissant subsister des ténèbres aussi épaisses qu'auparavant), ne me semblent pouvoir être profitablement réfutées d'autre manière qu'en remarquant combien, dans cet ordre de recherches, les faits sont déjà assez bizarres *par eux-mêmes*, pour qu'il ne vaille pas la peine d'accroître encore leur étrangeté et

leur aspect paradoxal, par les artifices de notre imagination.

Je n'excepte même pas de cette critique les explications qu'on prétend baser sur les hypothèses courantes de la physique, en rattachant, par exemple, les phénomènes de télépathie ou de transmission de la pensée, aux vibrations de l'éther.

La popularité dont des hypothèses de ce genre jouissent à présent (à cause peut-être des récentes découvertes physiques des « ondes herziennes » et du télégraphe sans fil), chez beaucoup de ceux qui s'occupent de recherches psychiques, ne me semble pas plus justifiée que celle dont jouissaient, il y a deux ou trois générations, les théories basées sur l'existence des « *fluides* » ou d'émanations, etc., théories à qui leurs ressemblances avec des hypothèses très fécondes et très appréciées par la physique... d'autrefois, n'a pas empêché d'être parfaitement stériles dans leurs applications psychiques. Ce qu'il serait avantageux d'emprunter aux physiciens ce n'est pas leurs hypothèses mais leur *méthode* dont l'un des principes fondamentaux c'est qu'une hypothèse n'a de valeur qu'en tant qu'elle est apte à suggérer des expériences déterminées en vue de la confirmer ou de la rejeter.

N'y a-t-il pas lieu, d'ailleurs, de s'étonner en comparant, par exemple, le peu de soins que se donnent les astronomes pour expliquer, par les actions contiguës de l'éther, le *fait* de l'attraction universelle (qu'ils se résignent à regarder provisoirement comme un cas d'*action à distance*) avec les mille scrupules dont semblent hantés la plupart de ceux qui poursuivent des recherches sur la « suggestion mentale » ou la télépathie, lorsqu'il s'agit de décrire ou de classifier les résultats de leurs expériences sans adopter aucune hypothèse, plus ou moins arbitraire sur les causes de leur production ?

Je tiens à répéter, en concluant, que ces quelques remarques critiques qui se rapportent à une petite partie, et la moins importante de l'ouvrage de M. Visani Scozzi, ne préjugent en rien de la valeur des recherches dont il nous expose les résultats. L'A. nous a donné quelque chose de plus qu'un bon livre sur les phénomènes médianiques : nous aurions bien tort de lui en vouloir si ce « quelque chose de plus » n'est pas aussi bon que le reste.

Bari, 22 mai 1901. J. Vailati.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

L' « envoûtement » devant la Cour suprême de Leipzig.

Les journaux annonçaient, vers la moitié du mois de Juin, que la Cour suprême de Leipzig avait tranché l'intéressante question suivante :

« La sollicitation pressante de tuer quelqu'un par des incantations et des moyens spirites(?) est-elle punissable par le Code? »

La Cour répondit « non », s'appuyant sur cet axiome juridique que « l'intention seule de nuire ne saurait être un délit; de même une tentative, en dehors de la causalité physique et psychique, ne saurait être punissable. »

Sans discuter le principe juridique sur lequel se base la sentence en question et sur lequel il y aurait pourtant bien quelque chose à dire, il nous suffira de faire remarquer :

1° Que si la personne visée par la tentative de maléfice vient à avoir connaissance de ce qu'on machine contre elle, sa santé ou sa raison peuvent réellement en souffrir, par effet de la suggestion : ce qu'aucun savant moderne ne songera certainement à mettre en doute;

2° Que si la télépathie existe réellement, la suggestion pourra tout aussi bien, dans certains cas, heureusement assez rares, agir à distance; et alors il ne sera pas même nécessaire que la personne visée par l' « envoûtement » se rende compte d'une manière consciente du mal qu'on veut lui faire, pour qu'elle le subisse.

En cette même livraison, nous en publions un exemple éclatant qui porte le visa de l'Académie de Médecine de Paris.

La malade du Dr Fournier s'imagine que Mme F... exerce une action psychique et physiologique malfaisante sur elle. C'est à tort; nous sommes convaincus, sous ce rapport, qu'il s'agit

d'une idée fixe de la malade : d'une auto-suggestion. Mais supposez un instant que Mme F... se soit réellement proposé de nuire à la jeune fille. Comme celle-ci voyait ce que Mme F... faisait *loin d'elle*, apprenant les évènements par un moyen supranormal, etc., il me semble difficile de pouvoir douter que si Mme F... avait voulu mettre à profit l'action télépathique ou télesthésique qu'elle exerçait sur la malade, pour lui faire du mal, elle y aurait parfaitement réussi.

La Cour suprême de Leipzig peut donc avoir tranché la question sous le rapport juridique, pour l'Allemagne, mais ne l'a certainement pas tranché sous le rapport scientifique.

La psychologie peut rendre un grand service à la médecine légale aussi sous ce rapport, si elle ne refuse pas d'étudier ces questions par parti pris.

Qu'il nous soit permis, à ce propos, d'exprimer le désir qu'une traduction française fasse bientôt connaître hors d'Italie l'intéressant ouvrage qu'a dernièrement publié M. le Dr S. Ottolenghi, de l'Université de Sienne, intitulé : *La Suggestion et les facultés psychiques occultes en rapport avec la Médecine légale* (1). Ainsi que ce titre même le fait comprendre, M. Ottolenghi ne s'est pas borné à étudier les suggestions hypnotiques criminelles, ainsi que l'avaient fait MM. Liébault, Liégeois et d'autres, mais il a aussi envisagé les phénomènes plus précisément connus sous l'appellation d'*occultes*. Ce livre ne manque pas de défauts, mais, dans un pareil argument, il est si difficile de contenter tout le monde et son père !

La Conférence de M. P. Janet sur « une extatique ».

M. Pierre Janet, président de l'Institut Psychologique International de Paris, vient de clore la série des conférences qui ont été tenues, les mois passés, sous les auspices de cette institution, en parlant d' « une extatique. »

Il s'agit d'une certaine Madeleine X..., âgée de 48 ans, hystérique, chez laquelle on remarque la plupart des troubles psychiques et physiologiques propres aux extatiques religieuses.

(1) Turin : Frères Bocca, éditeurs, 1900.

La conférence, illustrée par des projections photographiques, a été écoutée avec beaucoup d'intérêt par le public *very select* qui occupait le salon de l'hôtel des Sociétés savantes.

Pour ce qui constitue l'objet spécial de nos études, il nous faut surtout remarquer que Madeleine X... présente les stigmates de la Croix, pour laquelle cette femme éprouve une dévotion exaltée. M. P. Janet et ses collaborateurs ont pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer contre une fraude de la part de l' « extatique » ; ils ont pu ainsi vérifier, une fois de plus, ce phénomène sur la réalité duquel, d'ailleurs, les savants ne conservent plus l'ombre d'un doute.

Condamnation de somnambules en France.

On a pu lire, à la quatrième page des journaux, des annonces ainsi conçues :

Mme L..., rue..., n° ..., ex-1re cartomancienne somnambule. Célébrité de Paris. Mariages.

Mme E..., ex-cartomancienne, n° ..., place..., de .. heures à ... heures Soins pour dames. Correspond.

Mme M..., ex-grande cartomancienne somnambule de Paris, rue..., n° ..., (Robes). Corr.

Mme A..., ex-grande cartomancienne somnambule, modes, N° ..., rue ..., près... Correspondance.

Mme D, ex-1re cartomancienne et chiromancienne, n° ..., rue..., leçons de beauté. Correspondance.

On remarquera la rédaction de ces annonces : ces dames sont ex-cartomanciennes plus ou moins grandes ou plus ou moins premières. Mais elles exercent toujours ou paraissent exercer un petit état. Elles sont couturières, modistes, s'entremettent dans les mariages, apportent leurs soins à ces dames, ou même donnent des « leçons de beauté ».

Elles supposaient, à la faveur de cette ruse, être à l'abri des rigueurs de la loi qui frappe les somnambules. Mais le Parquet était en humeur de sévir et a sommé de comparaître devant le tribunal de simple police deux *extra-lucides*, contre lesquelles

aucun acte d'exercice de métier de somnambule n'avait été relevé, uniquement pour ce fait qu'elles avaient fait paraitre dans un journal une annonce de somnambule, ou pour mieux dire, *d'ex-somnambule*.

Le tribunal de simple police vient de décider que la contravention du paragraphe 7 de l'article 479 du code pénal, relativement aux « gens qui font métier de deviner et pronostiquer ou d'expliquer les songes » est commise par le fait seul de faire insérer dans un journal une annonce de somnambule. Il n'est pas nécessaire qu'il soit fait « acte » de somnambule.

Le Parquet et le tribunal avaient parfaitement raison. Certes, le paragraphe 7 de l'article 479 du code est absurde et illibéral. S'il prenait envie au professeur Liébeault, par exemple, qui a relaté plusieurs exemples frappants de prédictions exactes, faites par des somnambules de profession, ou à moi-même, qui ne suis pourtant pas un Liébeault, d'aller consulter une Mme Lenormand quelconque, eh bien, il serait parfaitement ridicule que la loi nous prît sous ses ailes maternelles et nous protégeât de cette fatale erreur. Cela tient d'une manière radicalement fausse d'envisager les fonctions de l'Etat dans la société. Est-ce que cela regarde l'Etat et la société qu'un monsieur préfère dépenser son argent chez une cartomancienne plutôt que chez une de ces dames ? Pourquoi est-ce que la loi ne songe pas à le défendre, dans ce dernier cas, évidemment plus dangereux que le premier? Est-ce qu'on savait en 1810, est-ce qu'on sait au juste, même à présent, si une somnambule, une cartomancienne, une chiromancienne doit être nécessairement une enjoleuse ?

Cela dit, il est pourtant vrai que, lorsqu'une loi existe, il faut que les citoyens la respectent et que les pouvoirs publics n'aient pas l'air de laisser croire qu'il suffit d'un *ex* ou d'une périphrase pour blaguer le code. Nous voyons cela en trop de cas déjà, pour qu'il soit désirable de le voir une fois de plus.

Une lettre de M. A. Fogazzaro.

Le célèbre romancier et poète italien A. Fogazzaro a adressé la lettre suivante à la Société Milanaise des études psychiques :

« J'ai exprimé dernièrement le désir qu'on soumît à une rigoureuse enquête scientifique les phénomènes dont aurait à s'occuper la future Société Milanaise des études psychiques. J'ai parlé avec éloge de la *Society for psychical Research*. Je ne pourrais donc pas me refuser d'adhérer à une Société italienne qui se proposerait la même méthode. J'ai pourtant alors fait exception pour le spiritisme, et je continue à le faire. Je remarque que le mot « *spiritisme* » lui-même n'est point strictement scientifique, puisqu'il implique une affirmation arbitraire, que la science est bien loin d'approuver.

« Si, au contraire, par ce terme on a uniquement l'intention de désigner un certain ordre de faits mystérieux, susceptibles de différentes interprétations, on n'en voit pas la nécessité dans votre circulaire; il suffisait de dire par exemple: *Fluides et forces mal définies.*

« En de semblables arguments, les précautions ne sont jamais de trop. Quant à moi, je crois qu'on ne me blâmera pas si je vous envoie mon adhésion, à la condition que le mot « spiritisme » ne figure pas sur votre prospectus, quoique la Société doive s'occuper aussi des faits que le spiritisme prétend expliquer à sa guise. »

* * *

Sur un point, M. Fogazzaro est parfaitement dans le vrai. Le mot *spiritisme* a sa raison d'être, est indispensable, parce qu'il indique une doctrine, juste, ou fausse, de même : *Christianisme, Socialisme, Romantisme*, etc. » On discute si tel fait est *spirite*, ou non. Mais ce terme est déplacé dans la circulaire d'une Société qui se propose d'examiner les phénomènes psychiques, sans leur attribuer d'*avance* une explication.

Seulement, nous n'admirons pas démesurément cette autre expression: *Fluides et forces mal définies.* Avant tout, elle est ma foi trop longue. Ensuite, ce qui est « mal défini » pour une personne peut être parfaitement défini pour une autre; ce qui est mal défini aujourd'hui peut ne plus l'être le lendemain. Il me semble que le terme *médiumnisme* répond mieux à l'idée qu'on veut manifester. Nous ne sommes pas les seuls à nous en servir dans le titre de cette *Revue*. Le mot a été consacré, dans cette signification, par la *Society for psychical Research*, que M. Fogazzaro admire si justement. M. Ch. Richet, M. de Rochas, M. Flammarion l'ont adopté. M. Lombroso donne justement ce

titre à l'une des parties dans lesquelles est divisé son *Archivio di Psichiatria*, et où il est justement question des phénomènes qu'on a d'abord appelés *spirites*.

Je sais bien, que si l'on songe à l'origine du mot, l'on peut dire que, lui aussi, il implique une pétition de principe. Mais ce qui fait la signification des mots n'est pas l'étymologie: c'est l'usage qui fait la règle.

Les nouvelles tendances de la jeunesse.

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de l'enquête que poursuit en ce moment la branche américaine de la *Society for Psychical Research*, sur la question : « si l'on désire, ou non, la vie d'outre-tombe. »

La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) a ouvert à son tour une enquête sur les tendances sociales, politiques et religieuses de la Jeunesse française du vingtième siècle.

Pour ce qui regarde les tendances religieuses, la *Revue* tire de l'enquête les conclusions suivantes:

« ... Enfin des aspirations nombreuses vers une foi nouvelle, vers une nouvelle religion. C'est là un symptôme tout à fait caractéristique, non observé encore, croyons-nous, et que nous nous réjouissons de voir nettement déterminé par cette enquête. »

Le Gérant : F. CABARET.

Paris, Imp. Quelquejeu, rue Gerbert, 10.